

Risques et dérives de la vie religieuse

2 – En sortir

Texte provisoire en cours de rédaction

Version 0.6b – février 2021

Table des matières

Prologue	5
Chapitre 1 Après le choc initial	7
Sauver les meubles	7
Un peu de méthode.....	8
Observer – Où sommes-nous ?.....	8
Analyser – Comment sommes-nous arrivés là ?	9
Décider – Que faire pour que cela n’arrive plus jamais ?	9
La grâce propre, le virus et le système	9
La grâce propre	9
Le virus	9
Le système	10
Chapitre 2 Le point de non-retour	11
Les trois facettes du point de non retour.....	11
Écoute et compassion	11
Différents aspects de la reconnaissance.....	12
Liberté de la parole, de la pensée et des relations.....	12
Trois facettes interdépendantes.....	13
Écouter et accueillir les victimes	13
Lire les témoignages	13
Rencontrer les personnes	14
Les victimes présentes et futures	14
Richesses et limites d’une cellule d’écoute	14
La reconnaissance	15
Reconnaissance de la souffrance et reconnaissance de l’abus	15
Le courage de la vérité.....	16
Nommer le mal	16
Désirer réparer ce qui peut l’être	17
Libérer les relations, la pensée et la parole	17
Assainir la structure relationnelle	18
Libérer la parole reçue	19
Libérer la parole échangée.....	19
Libérer le silence.....	20
Liberté de parole en groupe	21
Le risque de la parole	22
Libérer la pensée.....	22
Dans la pratique	23
Un cœur compatissant	23
Chapitre 3 Gérer la pagaille (ébauche)	25
La résilience.....	25
L’allergie.....	26
La liberté.....	27
Formation et discernement	27
Chapitre 4 Comprendre le déni	29
Plusieurs formes de déni.....	29
Le déni : un symptôme	30
Le mécanisme du déni	31
Que faire ?	31

Chapitre 5 La tentation sous apparence de bien (ébauche)	32
Chapitre 6 La culture du mensonge (première ébauche)	34
Chapitre 7 Comment avancer ?	36
La grande diversion	36
La voie plus facile.....	36
La voie douloureuse	37
La charrue avant les bœufs	37
Le risque de schisme	37
Les tensions	38
Les fractures.....	38
Le risque de schisme.....	38
Ne pas traîner indéfiniment	38
L'œuvre de tous	39
La formation	39
Chapitre 8 Pourquoi ? (ébauche)	40
Une conception illuministe de l'obéissance	40
L'attente irréaliste.....	41
Le contrôle de la pensée	41
Un contrôle planétaire.....	42
L'exemple du maoïsme.....	42
Chapitre 9 Garder l'espérance	43
Études en cours	44
Quelques réflexions sur les moyens	44
2ème partie Analyse psychologique et outils de travail (ébauche de quelques thèmes à traiter)	45
Abus sexuel et abus spirituel.....	45
L'emprise.....	45
La manipulation	45
Comment aborder en communauté des questions soulevant de fortes émotions	45

Prologue

Vers la fin du livre Risques et dérives de la vie religieuse, une suite était annoncée pour développer les aspects plus psychologiques, en particulier sur l'emprise. Peut-être que ce développement ne sera pas nécessaire puisqu'un ouvrage doit paraître sur ce thème.

Cependant un autre besoin est apparu : l'expérience montre que, même lorsque la bonne volonté est entière, il n'est pas facile de sortir d'une situation de dérive. Ne serait-il pas utile de donner sur ce point quelques indications pour aider cette fois encore à comprendre les dynamiques en jeu ? Plusieurs approches pourraient se compléter.

La réflexion a fait apparaître l'idée du point de non retour qui permet à la fois de s'orienter et de se situer. Les réactions aux premières versions de ce texte ont montré son importance. Au fur et à mesure que le partage d'expérience sur ce thème a continué, d'autres points importants sont apparus, comme le déni et la place de la tentation sous apparence de bien.

Comme il faudra sans doute des années pour que ce travail soit achevé, et que des demandes en ce sens existent déjà, il a semblé utile de livrer ici dès maintenant la réflexion en cours. Pour incomplète qu'elle soit, elle pourrait rendre service. Le texte donné ici est tout à fait inachevé, c'est un chantier en cours, il faut en tenir compte. Mais déjà en l'état il peut apporter un éclairage utile, c'est la raison pour laquelle il est déjà mis à disposition, l'essentiel n'étant pas la qualité de la rédaction, mais les idées elles-mêmes.

La phase suivante serait la confrontation avec d'autres personnes ayant eu à suivre des communautés afin que leur réflexion vienne enrichir la nôtre.

Le texte est donné avec un copyright particulier : il est permis de le copier librement, mais il est demandé de ne pas le mettre tel quel sur Internet, mais de mettre plutôt un lien vers le site risques2.org où se trouvera toujours la dernière version et les textes complémentaires. Pour avoir un lien direct vers la dernière version du fichier Pdf, utiliser le lien :

http://risques2.org/en_sortir_permanent.html

Grande Chartreuse, février 2021

Fr. Dysmas

Chapitre 1

Après le choc initial

Sauver les meubles

Quand un institut a connu une visite apostolique, quand des décisions douloureuses ont été prises, ou bien quand des révélations sur telle ou telle personne en vue de l'institut ont été faites, un temps de tourmente est inévitable. Il faut faire face à tout en même temps, les membres qui quittent, ceux qui crient à la persécution, un monde qui s'effondre avec la peur du lendemain, et puis aussi ses propres doutes ou colères. Dans un tel chaos intérieur et extérieur, le réflexe automatique, irréfléchi, est de sauver les meubles. Empêcher que trop de membres quittent, empêcher que les choses soient trop connues à l'extérieur, calmer l'ouragan et revenir autant que possible au calme qui précédait la tempête.

Il existe en effet une lecture assez spontanée, mais évidemment simpliste, des événements : avant la visite tout allait bien, maintenant tout va mal, donc c'est la visite qui est coupable. Logique, non ?

Cependant si une personne vient chez vous et au cours de l'entretien s'emporte et quitte la maison en claquant violemment la porte et que la maison s'écroule, on pourra dire que la maison s'est écroulée parce que la porte a été claquée trop violemment, c'est logique aussi. Puisque la maison s'est écroulée au moment où la porte a été claquée, c'est celui qui l'a claquée qui est coupable.

Parce que cette logique est simpliste, elle peut avoir la vie dure sous des formes moins évidentes que l'exemple précédent et d'une certaine façon le réflexe de sauver les meubles y appartient. L'erreur commune vient de ce qu'on s'arrête à la cause immédiate : la porte claquée ou la visite. Les accidents sont généralement la conséquence non d'une cause unique mais d'une série causale et si on veut les comprendre, il faut remonter toute la série des causes jusqu'à la cause originelle par une série de *pourquoi ?* ou de *Comment se fait-il que... ?*

Même là il ne faut pas se tromper. Commencer en se demandant pourquoi l'invité a claqué la porte est bien évidemment une fausse piste qui reste dans la même logique : c'est parce que la porte a été claquée que la maison s'est écroulée, assurons-nous que plus personne ne claque cette porte et tout ira bien.

Cet exemple fait sourire, et personne n'ira suivre une telle logique, si la maison ne pouvait pas supporter qu'on claque une porte, cela veut dire qu'elle était déjà au bord de l'écroulement de toute façon. Pourtant, dans le cas qui nous occupe, ce genre de logique existe. D'anciens membres ont témoigné, cela a déclenché une visite canonique qui a créé tous ces ennuis. S'ils n'avaient pas témoigné rien ne serait arrivé. *Le pourquoi ont-ils témoigné ?* se trompe alors de direction et trouve une réponse facile dans l'accusation de malveillance¹ ce qui conduit à une impasse. Le vrai *Pourquoi ?* part bien de ceux qui ont témoigné, mais pour se demander pourquoi (ou comment se fait-il que) ils ont vécu ce qu'ils ont vécu. Le témoignage peut alors jouer son rôle de révélateur d'une faille. Une fois la faille identifiée, nouvelle question : *Pourquoi cette faille s'est-elle produite ?* Et si par exemple la réponse était que cette faille provient d'une fausse conception de l'obéissance, il faudra se

¹ Cf. *Risques...*, chapitre 11, p. 357

demander pourquoi cette fausse conception s'est introduite et pourquoi elle n'a jamais été détectée jusqu'ici, et ainsi de suite.

Sauver les meubles, dans le cas qui nous occupe cela veut dire généralement limiter le nombre des départs qui sont le symptôme le plus douloureux du désastre. Si le regard reste hypnotisé par la dernière cause, la visite et ses effets, si on cherche à en limiter les conséquences en relativisant les conclusions, il peut s'ensuivre, dans un premier temps, un ralentissement des départs. Mais cet effet est illusoire, la guérison n'étant pas réelle, les départs seront peut-être dans l'immédiat moins nombreux, mais à long terme le résultat sera pire. Les meilleurs membres, ceux qui sont lucides et généreux vont se lasser de voir que ce qui a été mis à jour n'est pas traité, ils patienteront un temps, puis, si rien de profond ne se passe, ils partiront. L'agonie sera plus longue, elle ne sera pas moins douloureuse.

De toute évidence, il faut absolument remonter aux premières causes, traiter les problèmes à la racine. Cela aussi provoquera sans doute des départs, et voilà la source de l'angoisse, mais cela donnera aussi de l'espoir à ceux et celles qui sont prêts à assumer les conséquences douloureuses des événements, pourvu que tout revienne non pas comme avant, mais dans la droiture et la vérité.

Il y a un temps pour tout, disait Qohélet et il aurait sans doute écrit, s'il avait pensé à nous, qu'il y a un temps pour sauver les meubles et un temps pour restaurer la maison. La première urgence peut très bien être de rassurer les membres paniqués à l'excès, de redonner l'espérance qu'avec la grâce de Dieu tout contribuera au bien de l'institut. Rester trop longtemps dans cette phase peut cependant conduire à s'y installer et à renoncer de facto, sinon consciemment, à l'œuvre de restauration qui s'impose. Au-delà de l'urgence immédiate, il faut penser à l'avenir et pour cela comprendre le passé.

Un peu de méthode

Pour mettre les choses dans l'ordre, il ne sera pas inutile de suivre une procédure classique qui comporte trois phases : observer, analyser, décider.

Observer – Où sommes-nous ?

Cela peut paraître simple, mais les freins sont importants. Cette fois encore l'histoire des abus sexuels nous enseigne : le refus de voir, conscient ou inconscient peut être un réflexe très fort.

Observer, cela inclut l'écoute des victimes, la constatation des départs et de leurs raisons, la prise en compte des personnes mal dans leur peau à l'intérieur.

Du côté de celui qui écoute, les qualités requises sont l'honnêteté, l'empathie, la capacité de compatir.

Au commencement seuls certains religieux mieux informés et plus sensibles réussiront à faire cette démarche, l'étendre à tous demandera beaucoup de temps en raison des réflexes de peur et de déni.

Observer n'est pas juger. Il semble recommandé à ce stade de s'en tenir autant que possible aux faits eux-mêmes sans commencer une interprétation. Les faits sont les faits, ils ont leur force par eux-mêmes.

Ce qui précède concerne surtout la personne qui observe et qui écoute. Un autre aspect essentiel de cette phase concerne la personne écoutée. A-t-elle une vraie liberté de parole et même de pensée ?

Analyser – Comment sommes-nous arrivés là ?

Dans la phase d'observation, on constate un état de fait, ce qui est arrivé. La phase d'analyse a pour but de comprendre comment cela a pu arriver.

La succession de ces deux phases va normalement de soi, mais il arrive trop facilement qu'elle ne soit pas respectée. L'analyse ne peut pas être juste si l'observation n'a pas été suffisamment complète.

Le livre *Risques et dérives de la vie religieuse* a été écrit pour faciliter cette phase d'analyse. Les principaux mécanismes une fois connus, il est plus facile de comprendre où et à quel moment ils ont fonctionné.

Dans ce travail, certains seront plus rapides que d'autres, et aussi tous ne seront pas sensibles aux mêmes aspects. Il faut également tenir compte que les membres ayant vécu à l'intérieur d'un système ne sont évidemment pas les mieux placés pour le comprendre. Un regard extérieur est tout simplement indispensable, aussi bien pour aider au dialogue entre les membres qui ne perçoivent pas tous les choses de la même manière que pour aider même les plus perspicaces à voir ce qu'il leur est presque impossible de voir.

Décider – Que faire pour que cela n'arrive plus jamais ?

Cette troisième phase ne peut être abordée avec sagesse que si les deux précédentes ont été correctement réalisées. Dans *Risques et dérives de la vie religieuse*, Klaus Mertes explique comment certains voulaient commencer par la prévention. Il fait remarquer très justement que mettre cette question trop tôt peut dissimuler une fuite du problème. Il a décidé de privilégier d'abord l'écoute des victimes. Mais vient un temps où il faut poser des actes.

L'un des premiers doit être la reconnaissance officielle des déviations par les autorités supérieures. Cette étape revêt une importance capitale, mais elle demande évidemment un long chemin.

La grâce propre, le virus et le système

Analyser demande de distinguer. Devant la réalité complexe que représente toujours une communauté, qu'elle soit saine ou malade, comment distinguer ce qui est bon et ce qui est vicié ? Est-il possible de purifier ce qui doit l'être et de continuer après des révélations graves ? Le noyau essentiel est-il toujours là ?

Pour aider à répondre à ces questions, il sera utile de distinguer trois gros blocs qui se trouvent fréquemment dans une communauté en dérive.

La grâce propre

La grâce propre est appelée aussi charisme. C'est le noyau central, ce qui fait que la communauté a sa physionomie, l'intuition originelle du fondateur, développée ensuite par les décennies ou siècles qui ont suivi. Si cette grâce propre manque, il n'y a alors plus grand-chose à sauver. D'ordinaire elle est présente, mais demande à être dégagée de ce qui n'est pas elle.

Le virus

S'il y a des déviations, cela peut venir d'un problème dans la doctrine, dans la théologie spirituelle. Il y a donc un virus quelque part. Tout n'est pas faux, mais une déviation sérieuse, voire grave est présente comme un vers dans le fruit. Nous sommes ici dans le domaine de la pensée.

Le système

D'autres abus viennent facilement se surajouter. Il s'agit en général d'une dérive classique, liée le plus souvent au pouvoir et au contrôle. Le système peut aussi exister en l'absence d'un virus lorsque la déviance vient simplement d'une personnalité dominante.

Pour comprendre la dynamique de l'institut, identifier, analyser et critiquer ces trois composantes sera très utile et aidera à ne pas tout mélanger. Le système, en particulier, peut être enlevé sans que cela pose le moindre problème à la grâce propre, bien au contraire, car il vient s'y superposer de façon complètement artificielle. Identifier et enlever le virus risque de s'avérer plus compliqué s'il touche de près la doctrine à laquelle l'institut tient.

Bien entendu la réalité est complexe et ne va pas présenter trois blocs bien clairs. L'important est de comprendre que les abus venant de la pensée et ceux venant de l'exercice du pouvoir sont d'un ordre très différent, même si dans la réalité finale ils peuvent se combiner et s'appuyer l'un sur l'autre, mais pas nécessairement.

Chapitre 2

Le point de non-retour

Les trois facettes du point de non retour

On appelle en français *point de non-retour* le point dans un itinéraire à partir duquel il est plus rapide d'aller au bout que de revenir en arrière. Cela s'applique clairement à un avion qui traverse un océan. Si une avarie survient et qu'il se trouve avant le point de non-retour, il va faire demi-tour pour rentrer au plus vite. S'il a déjà dépassé le point de non-retour, tout le monde comprend que ce serait absurde de faire demi-tour ; coûte que coûte il doit parvenir au terme de son voyage.

Cette image peut s'appliquer au processus qui suit une visite apostolique. Au départ la tentation sera forte de tout remettre en ordre comme avant afin que le plus tôt possible la visite ne soit plus qu'un mauvais souvenir. C'est pourquoi, passée la visite elle-même, vient normalement un temps d'accompagnement qui va durer des années. Ce temps apportera-t-il nécessairement la guérison ? Pas automatiquement. Il peut arriver qu'une fois le temps d'accompagnement terminé, irrésistiblement, les vieux mécanismes reprennent progressivement leurs droits. Le point de retour n'a pas été atteint, il est plus facile et plus économique de revenir comme avant.

Dans le cas qui nous occupe, l'assainissement d'une communauté qui a dévié, le point de non-retour représente la situation où la prise de conscience a été suffisante pour que l'institut ne puisse plus revenir simplement en arrière parce qu'il ne le veut pas et qu'il est prêt à prendre les moyens pour que ce retour en arrière ne se produise pas. Il est possible de voir là le signe le plus global du point de non retour qui nous montre aussi, en miroir, un signe très clair que le point n'est pas atteint : aussi longtemps que la communauté ou l'institut considère la visite comme une agression, plus encore si elle est considérée comme une persécution, il est clair qu'aucun changement durable n'est possible.

L'évaluation de ce critère global est cependant malaisée parce que sa pertinence dépend du nombre de personnes qui ont atteint cette vision des choses et de leur rôle dans l'institut. Il semble donc nécessaire de pouvoir considérer aussi des points concrets et plus vérifiables qui puissent montrer, ou non, que vraiment les choses ont avancé suffisamment. De nombreuses approches seraient possibles. Celle qui est proposée ici vient d'une réflexion pragmatique, à partir de ce qui a pu être observé dans diverses circonstances.

Si on le regarde dans sa dynamique même, le point de non-retour découle de la prise de conscience du mal fait aux personnes, suivie de la prise de conscience de la responsabilité de l'institut dans ce mal, suivie d'une volonté sincère d'y remédier qui soit partagée par un suffisamment grand nombre de personnes pour avoir des chances de pouvoir s'imposer.

De là découlent naturellement trois facettes qui ne sont pas tout à fait des étapes, parce que la troisième suit un parcours relativement indépendant des deux premières : L'écoute des victimes, la reconnaissance de la responsabilité de l'institut, la libération de la pensée, de la parole et des relations. Expliquons-nous d'abord sur ces trois « moments », avant d'entrer plus avant dans chacun d'eux.

Écoute et compassion

Un institut malade est foncièrement un institut qui abîme ou détruit une partie de ses membres, psychologiquement ou/et spirituellement, tout en pensant leur faire du bien. Or

dans le monde religieux, cela ne vient pas habituellement d'une volonté perverse, ou si c'était le cas, elle ne concernerait qu'un petit nombre de personnes, avec beaucoup de belles choses autour. Cette particularité rend difficile la découverte des causes de la maladie par l'examen direct de la doctrine ou des principes de vie. On ne voit partout que bonne volonté, désir de faire bien, générosité, etc. et il faut un regard déjà très averti pour percevoir les failles. Il est donc préférable et généralement indispensable de partir des conséquences.

Ces conséquences sont connues par le témoignage de personnes qui ont souffert et qui ont témoigné. Il faut donc que l'institut se montre capable de les entendre réellement. Pas seulement de les écouter, premier pas indispensable mais insuffisant. La tentation des responsables a changé de forme au cours de la dernière décennie. Elle est passée du déni, qui n'est plus guère possible, en particulier dans le domaine des délits sexuels, à la tentation d'une écoute bienveillante mais inefficace, qui aboutit finalement au même résultat : la victime a parlé, mais cela reste sans impact. Pourquoi ? Parce qu'il ne suffit pas de recevoir une information, il faut avoir perçu dans sa chair la douleur indicible qui essaye de se dire sans jamais y parvenir tout à fait.

Beaucoup de victimes ne parlent pas par crainte de n'être pas comprises, ce qui serait pour elles plus douloureux encore que le silence. Une vraie compassion, une compassion active qui engage, qui ne se contente pas d'une empathie mais entraîne aussi la volonté d'être avec celui qui souffre et de faire tout son possible pour soulager sa souffrance est une condition pour une véritable écoute. Elle aboutit à la reconnaissance de la souffrance des victimes. Elle doit aussi aboutir au souci concernant les victimes encore présentes dans l'institut, et pour la plupart encore inconnues à ce stade. Elle devrait aboutir à la réaction la plus naturelle face à une telle prise de conscience : *Plus jamais cela.*

Différents aspects de la reconnaissance

Cette réaction, si elle est vraie, conduit naturellement à la recherche des causes. L'institut cherche à comprendre comment cela a été possible, quels mécanismes ont conduit à un tel résultat. Un premier pas consiste à reconnaître la victime comme victime, ce qui veut dire qu'il ne s'agit pas simplement d'une personne fragile responsable de son propre malheur, mais d'une personne qui a été agressée. Enfin lorsque l'institut aura commencé à prendre conscience de la part qui lui revient dans cette agression, il arrivera à la reconnaissance de sa propre responsabilité dans l'abus.

Cet itinéraire demande une forme particulière de courage qu'on peut appeler *le courage de la vérité*. Il faut sortir de la culture du mensonge et apprendre à nommer les choses par leur nom.

Liberté de la parole, de la pensée et des relations

Pour que ce retournement – c'est-à-dire cette conversion – puisse se produire, plusieurs conditions sont nécessaires. La première de toutes est la liberté : liberté de parole et liberté de pensée. L'ordre choisi pourra sembler étrange. Ne faudrait-il pas l'inverser, la liberté de pensée engendrant de soi la liberté de parole ? Ontologiquement oui, chronologiquement non. Là où il n'y a pas de liberté de parole, la liberté de pensée ne peut pas émerger. Elle peut demeurer si elle préexistait, situation d'une personne normale qui se trouve subitement dans une situation d'oppression où elle ne peut plus s'exprimer, mais elle n'en pense pas moins. Par contre dans une situation où la liberté de pensée a été elle aussi suffisamment affaiblie, voire abolie, elle sera incapable d'émerger de nouveau si l'espace de la parole n'est pas d'abord ouvert.

Mais pour que l'espace de la parole soit réellement ouvert, et soit réellement fécond pour retrouver une liberté de pensée, il est nécessaire qu'un échange privé soit possible sans contrôle de l'autorité, afin de sortir de la structure pyramidale si fréquente dans les situations

de dérives et qui est un des moyens les plus puissants de contrôle de la pensée.

Trois facettes interdépendantes

Si on y regarde de près, on constate que chaque facette appelle, ou contient implicitement les deux autres.

L'écoute compatissante conduit à revoir sa perception spontanée des choses, elle est impossible en dehors de la liberté de penser. Elle requiert impérativement le sens de la vérité, sinon elle sera incapable d'entendre ce qui la choque.

Le sens de la vérité, s'il est entier, est spontanément désireux de connaître les faits, donc disposé à écouter les victimes. Il est par nature rebelle à la pensée unique, à la fermeture de la parole et au contrôle étroit des relations.

La liberté de parole, de pensée et de relations est la facette faible. Seule, elle peut aboutir à n'importe quoi. Elle a impérativement besoin du sens de la vérité pour s'orienter, et de l'écoute compatissante pour ne pas se fermer narcissiquement sur elle-même.

Reprenons à présent plus en détail chacun de ces moments.

Écouter et accueillir les victimes

Pour écouter et entendre les victimes, il faut d'abord prendre connaissance de leurs témoignages, avant même des rencontres, elles aussi nécessaires.

Lire les témoignages

Lire les témoignages représente le nécessaire premier pas, mais il reste insuffisant, d'autant plus qu'on peut lire de bien des façons. Témoigner est difficile et douloureux, il faut accepter que les émotions sont souvent remontées au cours du processus d'écriture, le texte ne peut pas être entièrement calme et paisible, les émotions seront souvent là. Va-t-on reprocher à quelqu'un qui a le sentiment qu'on lui a volé sa vie de pleurer et même de crier ? La souffrance est là, parfois étonnamment noble et sereine, mais non moins réelle.

Comment celui qui lit reçoit-il ce qu'il a lu ? Il sera bon qu'il se pose quelques questions pour se rendre compte de ses propres réactions.

Est-ce que j'y crois ? Si la réponse est non, il faut se demander pourquoi et demander l'avis d'une personne de bon jugement sur ce texte. Cela peut signifier aussi que c'est la première fois que le lecteur découvre une situation d'abus, et dans ce cas le réflexe automatique est connu *Ce n'est pas possible*².

Est-ce que je suis touché ? Autrement dit est-ce que j'ai lu avec un cœur ouvert ou seulement avec ma tête ?

Comment suis-je touché ? Autrement dit, quelles émotions a suscité cette lecture ? Colère, stupeur, douleur, mépris...

Autre version de la même question : Quels mots caractérisent mon attitude intérieure en lisant ? Doute, suspicion, tristesse, indignation, compassion, ...

Comment est-ce que je vois la personne qui écrit ? Menace, détracteur, ennemi, personne fragile, victime...

Quel effet laisse en moi cette lecture ? Qu'est-ce que j'ai envie de faire ? Laisser de côté,

² Cf. *Risques...* ch. 11, Les victimes.

ne plus y penser, consoler, réparer...

Apprendre à vraiment écouter les témoignages peut représenter un long chemin. Il va falloir rectifier l'inversion qui se produit habituellement au premier impact des révélations, lorsque l'institut se considère comme victime et ceux qui ont témoigné comme des agresseurs. On se souvient que cette inversion de culpabilité est fréquente dans les cas d'abus sexuels³. Elle se retrouve ici dans un domaine qui n'est plus sexuel mais avec une dynamique semblable. Les témoins qui révèlent les souffrances subies sont qualifiés de détracteurs aux intentions malveillantes. Que cette première réaction soit compréhensible, soit, mais aussi longtemps que cette attitude demeure, aucun travail de fond ne peut se réaliser. Cela peut sembler évident mais dans la pratique, ce pas est le plus difficile. Une fois qu'il est franchi, le reste suivra beaucoup plus aisément.

Rencontrer les personnes

Il faut ensuite rencontrer la personne pour comprendre la profondeur des marques laissées par les abus. Dans un texte cela ne passe pas bien. Il ne faut pas seulement une mais plusieurs rencontres. Lorsque le temps passe et que l'impression reçue du contact direct s'efface, la pensée revient qu'après tout ce n'est peut-être pas si grave. Seul un contact répété arrivera à ancrer dans l'esprit la réalité d'une souffrance qui a quelque chose d'indicible (au sens étymologique du mot).

Cependant certaines précautions doivent être prises. Si la personne qui écoute est externe à l'institut et a une connaissance suffisante de ce que sont les abus, un commun accord pour cette rencontre suffit. L'écouter n'étant pas responsable de l'abus, il n'y a pas de réaction émotionnelle envers lui, et il lui est beaucoup plus facile de se mettre dans une attitude de compréhension.

Une rencontre entre un abuseur et sa victime demande beaucoup plus de prudence et ne peut absolument pas avoir lieu tant que l'abuseur ne s'est pas reconnu tel et n'a pas acquis une attitude de demande de pardon et de compassion. En dehors de ces conditions une rencontre va presque certainement rouvrir toutes les blessures. S'il s'agit d'une rencontre entre un ou des responsables de l'institut qui n'ont pas été directement les causes des souffrances, les conditions sont moins rigoureuses. Mais il faut toujours garder à l'esprit que pour une victime il est extrêmement douloureux de sentir qu'on ne la croit pas.

Les victimes présentes et futures

Les victimes connues sont en général des victimes passées, des membres de l'institut qui sont déjà sortis. Il faut aussi songer, c'est primordial mais plus difficile, aux victimes présentes, les membres de l'institut qui, à l'intérieur, continuent à souffrir des dynamiques qui ont fait partir les premières. Ici l'écoute doit s'accompagner d'une volonté de changement si elle ne veut pas être vaine. C'était déjà vrai dans le cas des victimes du passé, mais cela vaut encore beaucoup plus pour les membres présents. Une difficulté spéciale vient de ce que pour pouvoir les entendre, il faut qu'elles puissent parler. D'où l'importance de libérer la parole.

Restent les victimes potentielles, ce qui nous renvoie à la prévention. Que faut-il changer pour que les maux ne se reproduisent pas ? Ce n'est pas la première question à poser, car on ne trouvera pas de réponse adéquate avant d'avoir compris toutes les dimensions de la maladie dont souffre l'institut. Mais il ne faut pas non plus la renvoyer aux calendes grecques, et dans certains cas il faudra pour un temps arrêter les entrées.

Richesses et limites d'une cellule d'écoute

Les personnes ayant souffert de leur passé dans un institut auront beaucoup de mal, le

³ Cf. *Risques...*, chapitre 10, *la culpabilisation*, pp. 331-332.

plus souvent, à reprendre contact et à en parler, cela se comprend aisément. Une cellule d'écoute, composée de personnes neutres et mieux préparées, peut donc représenter une première étape indispensable pour pouvoir recueillir les témoignages de ceux et celles qui ne veulent pas s'exposer en public, et cela spécialement durant tout le temps où les supérieurs de l'institut n'ont pas encore acquis les qualités nécessaires pour pouvoir rencontrer avec fruit des victimes.

Encore faut-il que les responsables soient capables d'écouter ce que leurs transmettent les membres de la cellule d'écoute. Cette première phase permet une maturation et une prise de conscience qui pourra être longue, les résistances étant généralement fortes. Elle ne permet pas encore de se laisser toucher dans sa chair, la distance protectrice restant grande et la prise de conscience généralement encore trop intellectuelle. Pour toucher vraiment la réalité de l'abus, et les blessures inguérissables qu'il laisse, une deuxième étape est nécessaire. Une fois que les conditions précitées sont réunies (et jamais avant), une rencontre directe des responsables de l'institut avec des victimes peut conduire au moins certains à une vraie prise de conscience en profondeur qui les marquera à vie. Pour ceux-là on pourra dire que le point de non-retour est réellement atteint.

La reconnaissance

L'écoute et la compassion ouvrent le cœur à la souffrance de l'autre. Elles doivent être accompagnées d'un retour sur soi car prendre conscience de la souffrance de l'autre est une chose, prendre conscience que j'en suis responsable en est une autre. Le « je » ici peut désigner des personnes ou l'institut lui-même.

Reconnaissance de la souffrance et reconnaissance de l'abus

Ce que les victimes attendent, ce dont elles ont gravement besoin n'est pas tant (ou pas seulement) la reconnaissance de la souffrance que la reconnaissance de la responsabilité. *Souvent on parle de demande de pardon, mais notre guérison est ailleurs par le fait d'entendre que c'est vrai, que ce qu'on a vécu n'était pas normal*⁴. Pendant longtemps elles ont porté cette culpabilité inversée parce qu'on leur a tellement dit qu'elles étaient responsables de leur mal. Pour guérir de cette plaie injuste, il faut que l'institut reconnaisse sa responsabilité.

Il est important de bien avoir à l'esprit la différence entre ces deux reconnaissances qui représentent d'ailleurs un continuum. La souffrance de l'autre est une réalité extérieure que je peux laisser pénétrer en mon intérieur par la compassion et l'empathie. Ceci peut être éprouvé par toute personne extérieure, même totalement indépendante de l'histoire, par exemple dans une cellule d'écoute. La reconnaissance de la responsabilité change la direction du regard qui n'est plus tourné vers l'effet mais vers la cause. La personne ou l'institut ne se sent plus seulement observateur extérieur mais se voit impliqué dans l'histoire, se voit progressivement source de la souffrance. Cette reconnaissance touche donc tout autrement, et plus douloureusement que la première. Cette reconnaissance implique de reconnaître la victime comme victime, mais aussi l'abuseur comme abuseur et on conçoit facilement que si l'on est soi-même, en tout ou en partie, l'abuseur, une telle reconnaissance soit difficile. C'est un chemin qui reste en lien étroit avec l'écoute des victimes et en dépend, tout en restant distinct.

Il sera bon ici de ne pas aller trop vite à la demande de pardon qui peut, paradoxalement,

⁴ Correspondance privée

représenter une échappatoire. Demander pardon suppose d'avoir pris conscience de la responsabilité. Si cette demande de pardon vient avant que la conscience soit suffisante et avec l'intention, consciente ou non, de clore la question, il s'agit alors d'une solution low-cost.

Un travail sur soi-même doit donc être accompli, par chacun personnellement, mais aussi par les instances dirigeantes de l'institut pour se demander : en quoi sommes nous responsables ? Dans le contexte d'une vie religieuse, il sera bon de le fonder sur l'essentiel : rien n'est caché aux yeux de Dieu et un jour nous devons rendre compte devant lui face à Face. Devrons-nous à ce moment là admettre que nous avons préféré l'ombre à la lumière⁵ ? Il sera bon de méditer sur la brièveté du temps en comparaison avec l'éternité. Il sera bon de nous souvenir que, comme dit l'Apocalypse, nos actes nous suivent⁶. Quelle image de nous-même et de notre institut voulons-nous garder pour l'éternité ? Il sera bon de méditer ce conseil de saint Ignace de Loyola : *Je considérerai, comme si j'étais à l'article de la mort, de quelle manière et avec quel soin je voudrais m'être conduit dans l'élection présente ; et, me réglant sur ce que je voudrais avoir fait alors, je le ferai fidèlement maintenant*⁷.

Le courage de la vérité

La vérité fait souvent mal. Il est tellement plus confortable, parfois, de ne pas savoir et pour cela de ne pas voir, de ne pas entendre. Le courage de la vérité a été l'honneur, mais aussi la croix, des martyrs. Il leur était promis la vie sauve pour une petite entorse à la vérité. La vie ? Oui, mais quelle vie, après avoir renié Celui qui est mort pour eux et qui a dit : *Quiconque appartient à la vérité écoute ma voix ?* Ils ont préféré la Vie, celle qui porte une majuscule et qui ne supporte aucune compatibilité avec le mensonge, la dissimulation, la manœuvre égoïste ou calculatrice.

Presque tout le projet de réforme dépend de la position sur ce point fondamental, prise par chacun des membres de l'institut d'abord, et par l'institut lui-même en ses instances dirigeantes. Acceptons par ailleurs que les choses ne sont pas en blanc ou noir. Le courage est une vertu qui connaît des degrés. Or si chercher honnêtement la vérité a un coût, la mettre au jour publiquement en a un qui est nettement supérieur sur certains aspects. *Qui vole un œuf, vole un bœuf* dit le proverbe. Il peut être regardé dans l'autre sens : *Si tu veux savoir montrer du courage dans les grandes choses, commence par les petites.*

Le courage de la vérité est si important qu'il constitue lui aussi une facette du point de non-retour. Il est permis de dire que l'institut qui aura réussi à trouver ce courage de la vérité, avec une volonté vraie et active de faire ses choix en conséquence, a atteint le point de non-retour.

Si on y regarde de près, il s'agit d'une autre manière d'exprimer ce dont il a été question plus haut. *Le point de non-retour sera atteint le jour où l'institut aura été capable de les entendre réellement [les victimes].* Cette formulation présente la manifestation concrète du courage de la vérité. Ce dont il est question en ce moment est donc plus fondamental. En l'absence du courage de la vérité, il sera impossible d'entendre les victimes.

Nommer le mal

Le courage de la vérité doit s'incarner dans une réalité concrète, celle de textes qui diront officiellement : ceci a été mauvais et doit être corrigé. Sinon, avec le temps, en raison des « flux inconscients » dont parle le psychanalyste Michel Bégnny, les anciens mécanismes peuvent se réinstaller. Aussi longtemps qu'un médecin n'a pas réussi à faire un diagnostic

⁵ Jn 3, 19-21.

⁶ Cf. Ap 14.13.

⁷ Exercices spirituels, n° 186. *Élection* veut dire ici : choix.

précis, il se trouve dans l'incapacité de donner au malade des remèdes appropriés. Par ailleurs la crise des abus sexuels a montré combien des abus qui n'ont pas été dénoncés publiquement peuvent reprendre après quelques temps. Le cas du père Thomas Philippe est effrayant en ce sens.

Il est d'une très grande importance que non seulement les faits mais aussi la doctrine qui les porte soient dénoncés, sinon, bien évidemment, les mêmes causes produiront les mêmes effets. Or en milieu religieux la perversité directe n'est pas la norme, une pratique perverse s'appuie le plus souvent sur une doctrine ou une spiritualité apparemment élevée, contenant beaucoup d'éléments fascinants mais gravement faussée sur un ou plusieurs points essentiels.

Désirer réparer ce qui peut l'être

Dans la confession la reconnaissance d'une faute qui a eu pour conséquence un dommage pour l'autre demande une réparation, autrement la contrition n'est pas sérieuse. De même si l'institut reconnaît sa responsabilité, il devrait s'ensuivre naturellement le désir de réparer. Malheureusement la nature du mal en cause rend cette réparation difficile. Dans son rapport de 2020, le groupe « Réparation » nommé par la CORREF⁸ remarque que les victimes sont les mieux placées pour dire ce dont elles ont besoin, et qu'un véritable travail avec elles sera le plus fructueux sur ce point.

Ce rapport souligne aussi *l'écart énorme entre le mal agi, l'acte commis qui fut pour certains auteurs « un petit moment de plaisir », et le mal subi qui peut être une vie détruite pour la victime.* Le contraste est peut-être moins fort dans le cas des abus spirituels car un seul acte ne suffit pas pour provoquer des dommages graves, une répétition est nécessaire. Il reste cependant que la vie de l'auteur (ou des auteurs) du mal n'a pas été bouleversée par ses actes, alors que c'est bien ce qui se produit pour les victimes. Réparer demeurera donc toujours très partiel. Le mieux qui puisse être fait consistera à aider, autant que faire se pourra, les victimes à se relever et à retrouver un sens à leur vie.

Libérer les relations, la pensée et la parole

Pour restaurer la santé d'un institut, il est indispensable de restaurer en priorité un ensemble de relations saines à tous les niveaux. Ce travail aussi essentiel que difficile comporte de nombreuses dimensions parmi lesquelles l'assainissement de la relation d'autorité a la part du lion. Il en a été longuement traité dans *Risques et dérives...* et la majorité des commentaires reçus indiquent que la partie qui traite de ce thème a été particulièrement importante pour les lecteurs. Il s'agit toutefois davantage d'un point d'aboutissement. Le point de non retour exige seulement une prise de conscience du problème suffisante pour que la volonté d'y travailler sérieusement existe, ce qui nécessite, comme condition préalable, le retour à une vie relationnelle normale parmi tous les membres de l'institut, pas seulement les instances dirigeantes.

Généralement une situation d'abus dans une communauté entraîne ce qui a été appelé *structure pyramidale* dans *Risques et dérives de la vie religieuse*. L'expression n'est pas tellement heureuse parce qu'elle est aussi comprise au sens de structure de l'édifice hiérarchique alors que cette expression vise ici une structure relationnelle à une seule dimension dans laquelle les relations entre frères ou entre sœurs sont interdites et seule reste

⁸ Le texte se trouve dans les documents sur le site risques2.org

la relation avec le ou la supérieure⁹.

Assainir la structure relationnelle

Internet a diffusé le concept de *toile* (*web* en anglais) pour désigner un modèle relationnel à deux dimensions, dont une image parlante est la toile d'araignée. Chaque point de la toile est en relation (ou peut être en relation) avec n'importe quel autre point, directement ou indirectement. Cette relation est à deux dimensions, c'est-à-dire dans un plan parce qu'elle n'est pas hiérarchisée.

Dans un modèle relationnel à une dimension, il n'y a plus un plan mais une simple ligne, ou, pour rester dans la même imagerie, il n'y a plus une toile mais un seul fil. Nous l'appellerons donc *linéaire*. Les relations ne sont possibles qu'entre l'individu¹⁰ et son ou ses supérieurs. Le rétrécissement du monde relationnel est extrême et à la limite du pathologique.

La particularité des deux modèles relationnels précités est leur exclusivisme qui est complètement symétrique dans son rapport à l'autorité. Le *web*, type de la modèle à deux dimensions, est complètement allergique à l'autorité et réclame une liberté sans limite et sans contrainte. Inversement, le modèle à une dimension met l'individu seul face à l'autorité qui devient pour lui toute puissante.

Une communauté humaine appelle un modèle relationnel à trois dimensions qui conjugue sans exclusivité l'aspect positif des deux modèles, c'est-à-dire une relation saine entre les membres, dans le respect d'une règle qui établit une relation d'autorité. À la richesse interrelationnelle de la toile, qui englobe toutes les personnes, supérieurs compris, dans des relations d'égal à égal parce que nous sommes tous des membres également dignes de la communauté humaine, vient s'ajouter la nuance particulière des relations avec les supérieurs, parce qu'aucune communauté humaine ne peut survivre longtemps sans responsables à différents niveaux.

La famille humaine nous en donne l'exemple le plus naturel. Elle inclut les relations d'égal à égal entre les enfants, mais aussi entre tous les membres de la famille car les parents n'agissent pas toujours en tant que parents, comme par exemple dans une partie de jeux à laquelle ils prennent part et dans bien d'autres circonstances. Elle inclut aussi la relation parents – enfants dont l'aspect clairement asymétrique est nécessaire à la structuration de l'enfant et à l'équilibre de la famille.

Dans une communauté religieuse, l'aspect tridimensionnel est différent et en un sens plus marqué car ses membres ne sont pas des enfants. La dimension de *toile* concerne tous les religieux sans exception, car les supérieurs sont aussi des frères ou des sœurs. Quant à la dépendance, elle n'est pas naturelle mais choisie et, dans bien des domaines, il arrivera que certains religieux seront plus compétents ou auront plus d'expérience que leurs supérieurs. Il n'y a rien d'humiliant à cela et le vrai supérieur est capable de reconnaître la supériorité de ses frères sur tel ou tel point et sait demander leur avis ou leur donner une responsabilité en conséquence, pour le bien de tous. Ceci engendre un système de relations beaucoup plus riche et complexe. Il ne s'agit aucunement d'une pyramide où celui qui est au sommet a le dernier mot sur tout et le contrôle sur tout, il s'agit plutôt d'une symphonie. Dans un orchestre, un chef d'orchestre est indispensable, mais peut-on imaginer qu'on demande aux musiciens de suivre uniquement et exclusivement les indications du chef sans écouter aucunement les autres musiciens ? La cacophonie serait totale. Pour qu'un musicien puisse jouer en harmonie avec les autres, il faut qu'il les écoute et donc qu'il les entende² et que tous pratiquent une soumission juste au chef d'orchestre sans lequel ils ne parviendraient pas à une vraie unité.

⁹ Ou avec les supérieurs. La pluralité à ce niveau ne change pas fondamentalement la structure relationnelle.

¹⁰ Le mot est choisi à dessein pour souligner l'isolement de la personne que ce modèle provoque.

Le modèle relationnel à une dimension est incapable par nature de créer une véritable synergie entre les membres. Or cette synergie est plus essentielle que jamais lorsqu'un institut veut repenser en profondeur son fonctionnement. Vouloir tout guérir en partant uniquement de la tête maintient dans le même fonctionnement qui ne fait pas grandir les membres qui restent passifs, même si on leur donne une certaine possibilité de parole. La tête garde indéniablement un rôle de discernement, mais elle doit apprendre à vraiment écouter tous les membres, en n'oubliant pas que si certaines victimes sont sorties, il en reste certainement d'autres qui sont encore à l'intérieur.

Quelques questions à poser.

Quelle est donc la structure relationnelle de l'institut ? A-t-elle été suffisamment assainie ? Une saine liberté de relations existe-t-elle entre les membres, et dans les relations entre les membres et les supérieurs ? Une liberté de pensée existe-t-elle ? Que fait-on pour l'aider à grandir, s'il en est besoin ?

Libérer la parole reçue

L'impossibilité d'interaction avec les autres sur les questions personnelles importantes restreint le champ de la pensée parce que les informations et l'argumentation proviennent toujours de la même source et vont toujours dans le même sens. Pour redonner à la personne sa stature de personne libre et intelligente, les interactions sont nécessaires avec un nombre suffisamment large de personnes autres que les supérieurs, et de textes extérieurs à la pensée unique.

Libérer la parole concerne en premier lieu la parole reçue, ce qui veut donc dire donner accès aux livres, aux études, etc. Donner accès à toute l'ampleur de la spiritualité chrétienne, de la théologie, de la pensée en général. Ce qui veut dire ouvrir la possibilité de contacts avec des professeurs, conférenciers, formateurs qui puissent faire entendre une pensée autre que la pensée unique reçue jusqu'alors. Rien que la prise de conscience de la diversité des approches du réel va désengourdir l'intelligence si elle a été asphyxiée.

On voit tout de suite combien liberté de la parole et liberté de la pensée sont intrinsèquement liées. Mais dans les faits, la liberté de la pensée vient à travers une parole reçue. Il est bien évident que cela ne suffit pas, tout un travail de discernement, de réflexion, d'assimilation reste à faire, mais sans l'accès à une parole – écrite ou orale – extérieure, la pensée restera emmurée dans les limites qui lui ont été posées depuis de longues années.

La liberté de parole n'est pas un but en soi, elle vise à redonner à la personne son statut de personne intelligente, capable d'une pensée personnelle, capable de discernement, capable aussi d'apporter quelque chose à la communauté et pas uniquement de recevoir ce qui lui est donné d'en-haut. Mais pour travailler et porter du fruit, l'intelligence doit être nourrie à des sources suffisamment diverses pour pouvoir saisir toute l'ampleur du réel naturel et surnaturel.

Libérer la parole échangée

La parole reçue ne suffit pas ; d'elle-même, elle appelle une parole en retour. Seule la parole échangée est complète. Elle permet à une pensée de rencontrer une autre pensée et, éventuellement, d'être fécondée par elle, d'arriver ainsi à maturité, ce qu'elle n'aurait pas pu faire seule. Ceci est particulièrement clair dans un contexte de déviance dont une personne a confusément conscience sans avoir les mots pour le dire, et surtout sans pouvoir se persuader seule qu'elle a raison, si elle ne trouve personne pour la confirmer. Une personnalité saine aura nécessairement du mal à croire sa propre pensée si cette pensée va contre tout le monde, dans le cadre dans lequel elle évolue. Penser : *j'ai raison et tout le monde a tort*, n'est généralement pas normal pour un être humain bien constitué. C'est possible pour une

personne qui a déjà reçu une formation parce que son milieu de pensée est plus large que celui dans lequel elle vit. C'est ainsi que des religieux ayant une formation antérieure pourront garder une liberté de pensée dans un milieu à pensée unique, parce qu'ils portent en eux un autre référentiel qui leur permet de savoir qu'ils ne sont pas seuls à penser ce qu'ils pensent, quand ils portent une critique sur ce qu'il voient. Mais le jeune arrivé sans formation ne possède pas cet atout.

Face au doute qui émerge sur une situation jugée malsaine, la confirmation d'une autre pensée est donc indispensable. Au moins une autre personne qui pense de la même manière suffit pour changer totalement la donne. L'expérience de personnes sorties perturbées d'une communauté et persuadées pendant de longues années qu'elles étaient seules coupables le montre à l'évidence. Lorsque subitement elles rencontrent quelqu'un d'autre qui a vécu la même expérience, tout bascule : *donc je ne suis pas la seule*, ce qui veut dire : *alors je n'étais peut-être pas folle, j'avais peut-être raison*.

Un mot revient souvent dans les lettres de personnes qui se trouvent dans des communautés problématiques et en perçoivent – parfois très bien – les travers, c'est le mot *confusion*. Ce sentiment vient d'une contradiction intérieure : d'un côté elles voient ce qu'elles voient et leur bon sens leur dit que ce n'est pas normal ; de l'autre tout le monde leur dit qu'elles ont tort, qu'elles ne se sont pas converties, que cette pensée personnelle est de l'orgueil, etc. Il s'agit probablement d'un exemple de ce que les psychologues appellent *double contrainte*, les deux solutions possibles sont mauvaises. Penser que j'ai raison et que tout le monde a tort semble réellement insensé. Qualifier de vrai ce que je vois évidemment erroné est également insensé puisque cela demande de nier mon intelligence. Une consultation extérieure est indispensable dans ce cas.

Heureusement tout n'est pas toujours aussi dramatique. La liberté d'échange avec l'entourage, autre que les supérieurs, que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur de la communauté, féconde la pensée et peut faire donner à la communauté et à l'institut le meilleur d'eux-mêmes. Dans un contexte où le désir de changer sera déjà présent, les religieux pourront apporter leur contribution au rétablissement du bon sens. Cela suppose que les autorités soient prêtes à vraiment donner la parole et à écouter l'ensemble des membres de l'institut.

Concrètement, cela demande qu'il y ait des temps et des lieux où il soit possible pour les membres de parler entre eux en privé, librement et sans contrôle sur des questions personnelles, sans avoir besoin de demander la permission et avec le respect du secret de l'entretien. C'est particulièrement important dans une période de réflexion comme celle qui suit une visite. Plus que cela, pour qu'un changement intervienne il ne suffit pas que l'espace soit donné, il faut que l'échange personnel soit positivement encouragé.

D'autre part tout membre de la communauté doit pouvoir avoir d'autres personnes à qui s'adresser pour un conseil, un accompagnement, etc. et pas uniquement le ou la supérieur(e).

Cette fois encore, on voit que liberté de pensée et liberté de parole sont intrinsèquement liés. Mais si la liberté de pensée est plus essentielle, la liberté de parole en privé vient d'abord, chronologiquement.

Libérer le silence

La juste liberté de la parole demande aussi que soit respecté le droit de se taire. La discrétion, au sens commun du mot est une qualité quand elle est pratiquée avec sagesse. Dans les situations où la transparence est forcée, la parole au supérieur n'est pas limitée, elle est demandée avec excès.

Ici s'impose une application stricte du canon 630, ce qui exige que tout religieux puisse avoir d'autres interlocuteurs que les supérieurs pour tout ce qui concerne le for interne.

Liberté de parole en groupe

L'expression *liberté de parole* est comprise en des sens très différents. En particulier on l'utilise pour signifier la capacité d'une personne de dire ce qu'elle pense au sein d'un groupe. Par rapport à ce qui vient d'être dit, ce sens est très restrictif, au point que les deux significations ne se recouvrent pour ainsi dire pas. Pour éviter toute ambiguïté, il sera préférable de distinguer les expressions et de parler de *liberté de parole en groupe*, d'une part, et de *liberté de relation*, d'autre part, cette dernière comportant une part de liberté de parole, comme on l'a exposé.

La *liberté de parole en groupe* relève en partie de la psychologie, elle sera plus difficile pour une personne timide, quel que soit le contexte. Elle dépend de l'environnement extérieur qui ne dépend pas de la personne, c'est-à-dire des conséquences prévisibles qui s'ensuivront si elle parle. Elle dépend du thème choisi, ce qui est très limitatif, etc. L'existence d'une liberté de parole en groupe est donc un signe positif, mais pour qu'elle puisse advenir, il faut tout un travail en amont, sur la liberté de relation, et sur la capacité d'accueil d'une parole différente par le gouvernement. On pourra donc dire en bref que la *liberté de relation* qui inclut une libération de la parole échangée favorisera considérablement la *liberté de parole en groupe*, alors que l'inverse n'est pas vrai.

Les limitations de la *liberté de parole en groupe* sont nombreuses. S'agissant d'un échange en groupe sur un thème, cela exclut d'emblée toutes les questions vraiment personnelles alors que c'est justement ce qui est le plus nécessaire dans un contexte qui questionne de nombreux aspects de la vie, même intime. Parler de questions qui touchent l'intimité demande un échange à deux, dans un contexte de confiance réelle. Révéler les questionnements qui nous habitent et sont encore peu clairs est franchement exclu en présence de personnes, supérieurs ou non, dont on sait qu'ils défendent encore entièrement le système en place. La part la plus importante de la liberté de parole est donc exclue d'un échange en groupe.

L'échange en groupe met en jeu la crainte de la réaction des autres, membres du groupe et surtout supérieurs, à la parole dite, en particulier quand cette parole n'est pas alignée. Si l'on sait qu'un religieux a été exclu du groupe pour avoir eu une parole trop franche, cela représentera un frein considérable pour les autres, et la question se posera de savoir si on est prêt à payer le prix d'une parole qui n'est pas *politiquement correcte*. Si le contexte invite à penser que de toute façon cela ne servira à rien, il est sûr que cette parole ne sera pas prononcée.

Il ne faut donc pas se laisser tromper par une unité qui n'est pas forcément un bon signe. Un groupe peut être très animé, avec une vraie liberté de donner des nuances personnelles, mais si globalement tout va toujours dans le sens de l'équipe animatrice, il est permis d'avoir des doutes sur la vérité des échanges¹¹. Car si la mise en place d'une vraie liberté de la parole échangée n'a pas précédé, la belle unanimité de réunions très animées ne signifie plus grand-chose, et ceci pour une raison simple : dans un milieu apparemment unanime, il est très difficile pour un participant d'exprimer une pensée dissidente s'il sait qu'il va rester absolument seul parce que personne n'osera le soutenir, même si d'autres pensent comme lui. Il sait que sa parole n'aura aucun impact et qu'il paiera le prix fort pour un résultat nul. À quoi bon ?

Il faut même aller encore un pas plus loin : il est très difficile de continuer à croire qu'on

¹¹ Une nouvelle supérieure avait été envoyée dans une communauté en difficulté. Regardant le cahier du conseil, elle remarqua que les votes étaient toujours unanimes et commenta : *Il doit y avoir un problème*.

a raison quand tout le monde vous dit le contraire. L'impossibilité de se concerter en privé avec d'autres personnes met donc à mal la liberté de pensée, et la belle convergence des réunions contribue à mettre en doute une pensée divergente qui avait déjà du mal à émerger.

Le risque de la parole

La libération des relations relève d'abord du cadre institutionnel. Théoriquement le changement n'est pas compliqué à faire, il suffit de le vouloir, les supérieurs peuvent sans difficulté créer l'espace pour une saine liberté de relations et encourager à l'utiliser. La réalité peut être moins simple. Il faut d'abord comprendre l'importance de cet espace de relations pour tous, il faut avoir compris la nocivité profonde du modèle à une dimension, il faut oser changer un système qui existe depuis des décennies, il faut donc surmonter des freins, des habitudes, des interdits, en soi comme chez les autres.

Il faut surtout que la tête accepte le risque de la parole, accepte de perdre une partie du contrôle que donnait le système en place. La libération de la parole à la base peut faire peur parce que ce qui peut en sortir est tout à fait imprévisible et risque fort d'être dérangeant. Il peut y avoir alors assez loin entre l'affirmation que l'on souhaite ouvrir la parole et la réalisation concrète de ce souhait, car pour passer de l'un à l'autre il faut que le souhait soit vrai et pas seulement velléitaire, même s'il est sincère. On peut être tout à fait sincère et en même temps inconscient de ses propres résistances intérieures à ce que l'on souhaite, tout comme on peut souhaiter sincèrement se lever à l'heure le matin et ne jamais y parvenir. Pour dire les choses autrement, il y a une différence entre *je voudrais bien* et *je veux*. *Je veux* est prêt à payer le prix, *je voudrais bien* ne l'est pas. La différence se mesurera par les actes qui suivent, ou non.

Libérer la pensée

Un obstacle beaucoup plus redoutable peut se présenter. Si la pathologie de l'institut concernait seulement l'expression, donc la parole, la limitation des sources d'informations et un enseignement monolithique, le mal vient d'un système qui reste encore relativement extérieur donc possible à corriger.

Mais si le mal vient d'un véritable virus, qui touche directement la pensée, la correction va être beaucoup plus difficile. Le virus est par nature intérieur, il modifie les ressorts mêmes de la pensée et du comportement. S'en défaire est une longue histoire. Dans le cas des abus sexuels en contexte religieux, le virus peut s'exprimer ainsi : *Nous sommes dans un amour exceptionnel qui est un don de Dieu sans comparaison et qui nous met au-dessus des lois morales*. Si ce virus n'est pas éradiqué, toute modification du comportement est impossible.

Dans la vie religieuse, un virus de la pensée pourrait enseigner, par exemple : « *Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as, dépouille-toi surtout de ton bien le plus précieux, ta pensée, puis viens, suis-moi* ». Un des ressorts les plus intimes de toute vocation est utilisé, l'appel du Christ au jeune homme riche, pour justifier un dépouillement qui est en réalité une amputation. Celui qui va essayer de faire comprendre au religieux que cet enseignement est faussé aura du mal à se faire entendre, quelque chose va se rebeller à l'intérieur du religieux : « Attention, cette suggestion de penser par toi-même vient de l'ennemi qui veut te faire sortir de la voie de sublime perfection que le Christ t'a montrée, et ainsi te ramener au péché d'autonomie ». Le mal est donc à la fois psychologique et spirituel, ce qui rend le traitement particulièrement ardu. Les changements extérieurs dont on a parlé demeureront importants mais risquent de ne pas suffire, ou alors il faudra vraiment un temps très long, des années, pour qu'un changement puisse intervenir. Un accompagnement personnel est normalement indispensable dans ce cas.

Dans la pratique

Dans une communauté où la structure relationnelle à une dimension a été forte, tout ceci représente une véritable révolution. Il faut donc que l'objectif soit énoncé clairement et expliqué patiemment. Il ne faut pas se contenter de décrire un nouveau fonctionnement concret, mais exposer la raison profonde aussi bien de la déviance (contrôle des personnes) que de la direction prise qui regarde les relations personnelles comme la source de la vie de la communauté, et qui appelle à vivre une saine liberté.

Un vrai travail personnel et communautaire doit accompagner et soutenir ces changements, avec l'aide de professionnels extérieurs. Une médiatrice familiale formée à l'animation de groupes de paroles écrit :

Je sais par expérience que cet accès à une parole libre et non culpabilisante n'est pas si fréquente. Les contraintes émotives, culturelles, éducationnelles sont telles que même pour des personnes qui a priori ne vivent pas dans un groupe fermé ou sectaire, c'est déjà difficile. Les émotions générées (mais non gérées !) par les conflits larvés ou exprimés, les violences physiques ou psychiques, sont des parasites tenaces de la parole libre et responsable. Il faut commencer par identifier ses émotions pour ensuite accéder à une certaine lucidité, à une certaine « détente » pour commencer à pouvoir exprimer ses propres besoins sans incriminer l'autre.

Une aide professionnelle ne posera généralement pas de problème. Quelques-uns, sans doute, se montreront incapables d'entrer dans une telle démarche, il faudra en tenir compte et voir que faire avec eux, mais ce n'est évidemment pas une raison pour ne pas avancer avec les autres.

Un cœur compatissant

Comme un cœur qui écoute. Ce titre du beau livre de M^{gr} Ravel souligne un aspect central de l'attitude nécessaire pour une réforme : que le cœur soit touché. Il est assez saisissant de faire l'expérience de la dureté de l'attitude de certains responsables face aux témoignages des victimes. Deux exemples ont été cités dans *Risques et dérives...*¹². Que ces témoignages soient imparfaits, incomplets, parfois maladroits, n'a rien pour surprendre quand on a eu l'occasion de constater par soi-même les flots d'émotions incontrôlables qui remontent lorsque les auteurs en parlent, même après des années. L'analyse froide d'un témoignage passe donc à côté de l'essentiel. Il faut avoir longuement regardé l'arbre cassé et maintenant couché. Les souffrances que laissent les violences sexuelles ou spirituelles ont quelque chose qui dépasse la simple rationalité et demeurent dans des profondeurs qui échappent en grande partie, on ne peut que les constater, pas les expliquer. On ne peut pas non plus, bien souvent, les guérir.

Aujourd'hui, après 35 ans depuis ce départ, j'en reste encore douloureuse – une douleur non visible – une blessure qui demeure à l'intime, au secret et qui me fait encore couler des larmes. Qui peut comprendre cette blessure à l'amour ? « Pose-moi comme un sceau sur ton cœur » et je lui dis aussi : « Pose-Toi comme un sceau sur mon cœur ». Je mourrai avec cette indicible souffrance¹³.

La compassion pour les membres de l'institut qui sont sortis ne représente que le premier pas, le plus difficile. Elle doit ensuite s'étendre aux membres qui souffrent aujourd'hui des

¹² *Risques...*, chapitre 11, p. 357.

¹³ *Risques...*, chapitre 11, p. 352. Cf. également la citation de M^{gr} Ravel dans *Risques...*, conclusion, p. 422.

choix mauvais ou franchement déviants de l'institut. La souffrance fait partie de la vie, il ne sera jamais en notre pouvoir de la supprimer, cela appartient au Christ en son Royaume. Il nous appartient de lutter contre la souffrance comme le Christ l'a fait en guérissant tous ceux qui venaient à lui. Il nous appartient plus encore de lutter contre la souffrance injuste, surtout celle dont nous pourrions être complices. *J'avais faim et vous m'avez donné à manger ... j'avais faim et vous ne m'avez pas donné à manger.* Pourquoi la soif spirituelle serait-elle exclue du sens de cette parabole ?

Chapitre 3

Gérer la pagaille (ébauche)

Dans son livre *la femme du pasteur*, Sabina Wurmbrand, femme du pasteur Richard Wurmbrand qui a passé 20 ans dans les prisons communistes, écrit que maintenant qu'ils sont en Occident, après sa sortie de prison, elle devait parfois le contrôler parce qu'il a été tellement privé de toutes les joies bien normales de la vie qu'il a tendance à rattraper le temps en s'y donnant de manière excessive. Quelque chose de semblable se produit lorsqu'une communauté qui a connu un excès de contrôle et une conception de l'obéissance sans discernement commence à sortir de ces excès. Il arrive alors que chez certains et certaines une véritable allergie à l'obéissance se manifeste. La moindre contrainte est vécue comme une atteinte à la liberté de conscience, et des revendications complètement incompatibles avec la forme de vie de l'institut sont avancées, comme, par exemple, dans une communauté contemplative, le droit de téléphoner à qui on veut et tant qu'on veut, ou de passer tout le temps qu'on veut sur Internet, ou à lire les journaux.

Pour les supérieurs, il est important de comprendre ces réactions qui varient considérablement d'une personne à l'autre. Elles relèvent de la réaction excessive à un excès. Quand toute information avait été verrouillée, une fois ce verrou levé, toute limitation, même raisonnable, fait remonter la peur panique du retour au passé. On pourrait appeler cela le syndrome du prisonnier libéré, comme Richard Wurmbrand.

La résilience

Boris Cyrulnik a appliqué à la psychologie le concept de résilience, pour aider à comprendre les réactions très différentes des personnes ayant subi le même traumatisme, comme un séjour dans un camp de concentration. *Boris Cyrulnik prend l'exemple des soldats engagés dans un conflit armé. Ceux qui peuvent écrire et décrire ce qu'ils vivent, même en laissant leur lettre au fond d'un tiroir, présentent très peu de syndromes psycho-traumatiques de retour chez eux, à l'inverse de ceux qui n'ont pu en parler ou s'exprimer*¹⁴.

Il faut noter au passage comment il considère que la parole est un élément qui favorise la résilience, citant parmi les facteurs positifs : *la participation à des groupes de parole (y compris si l'on ne parle pas)*¹⁵.

Dans le cadre qui nous occupe, la personne qui aura subi un gouvernement ou des pratiques abusives mais qui avait une formation préalable et aura pu garder un jugement sain tout en subissant l'inacceptable, pourra beaucoup plus facilement recouvrer son équilibre lorsqu'une situation saine aura été rétablie. Pour elle le principe de l'obéissance (par exemple) n'a pas été touché mais seulement son exercice. Elle a pu faire le discernement au fur et à mesure. Ce qu'elle a subi est resté, pour elle, relativement extérieur et n'a pas pénétré l'intimité. La personne qui au contraire, n'ayant pas eu de formation autre que celle donnée par la communauté abusive, aura été touchée dans sa pensée ou son intimité est beaucoup plus gravement traumatisée. Ayant intégré le message que la véritable obéissance est ce qu'on lui

¹⁴ Cours de l'IFSI : *Le concept de résilience expliqué par Boris Cyrulnik.*

<https://www.infirmiers.com/etudiants-en-ifs/cours/cours-esi-resilience-nous-tue-pas.html>

¹⁵ *Ibidem.*

demande, lorsqu'elle aura compris que ce qu'on lui enseignait était un abus, elle rejettera tout en bloc et elle ne peut guère faire autrement, elle n'a pas les moyens de faire les distinctions qui s'imposent. Les supérieurs qui constatent ces différences de réaction ne doivent pas s'étonner et ne doivent pas automatiquement considérer que les personnes qui réagissent plus fortement sont de plus mauvaise volonté, elles peuvent avoir été plus gravement brûlées et comme chacun sait, *chat échaudé craint l'eau froide*. Elles ont donc sans doute besoin de plus de compréhension et de plus de soin.

L'allergie

Quant une personne a été contrainte de manière excessive, il ne faut pas oublier qu'à l'intérieur de cette contrainte, se produit une réelle déformation. La personne n'a pas appris à exercer sa liberté et cette liberté est restée un cheval sauvage, même dans l'apparente soumission. Cette soumission n'étant pas volontaire ne vient pas de la liberté de la personne. Si subitement elle retrouve sa liberté, le cheval sauvage va faire n'importe quoi, elle ne sait absolument pas le maîtriser. Il est donc à peu près inévitable que lorsqu'on redonne à la liberté sa place normale au moins certains et certaines en fassent un usage anormal. Puisque, pendant la période de contrainte, la distinction n'a pas été faite entre les libertés qui sont normales et celles qui ne le sont pas, la situation ne change pas subitement le jour où on ouvre la porte à la liberté, si bien qu'à une vision simpliste – toute liberté est anormale –, succède une autre vision simpliste – toute contrainte est anormale. Il n'est pas certain que ce soit réellement pensé, il s'agit plutôt d'un réflexe ou pour dire mieux d'une allergie, irrationnelle par définition.

Les revendications excessives concernant les moyens de communication peuvent relever de la réaction allergique, ce qui rend difficile d'expliquer que ce n'est pas compatible avec la fin de l'institut, parce que cela provoque la crainte d'un retour à la situation de déviance. Or ce qui est normal dans un certain type de communauté pourra ne pas l'être dans une communauté contemplative, où il est normal d'accepter que la liberté ne soit pas totale et qu'il y ait des règles qui sont tout simplement une des formes modernes des règles du silence.

Au fond il s'agit, sur certains points de recommencer, ou même de commencer, un noviciat qui n'a jamais été fait ou l'a été de façon tordue. Ces libertés excessives ont besoin d'être apprivoisées et cela prend du temps. L'approche simple qui procéderait par la contrainte n'aidera pas la situation à progresser. Il ne faut pas oublier que le terrain n'est pas neutre, comme pour un jeune qui arrive dans une communauté normale. Il s'agit d'un religieux qui a été profondément blessé ou même écorché vif. La compréhension et l'empathie sont donc primordiales, tout en laissant aussi la place à un lent travail de réparation, pour refaire le lien entre la vocation initiale et les exigences concrètes de la vie choisie. La règle normale doit donc être dite, afin qu'il y ait une référence. Mais ensuite la question essentielle sera : *Que veux-tu ?* Une bande de copains sympas qui vivent ensemble en faisant au maximum ce qu'ils veulent ? Ou une communauté religieuse qui a entendu l'appel des conseils évangéliques avec leur radicalité¹⁶ ? Il s'agit d'atteindre à un oui libre aux exigences que contient la règle de l'institut, à un nouveau choix, à un nouveau *je veux* dit avec l'intelligence et pas seulement avec la volonté, afin que ce choix soit réellement libre.

Cela veut dire qu'on ne peut pas se contenter de la réalité concrète qui pose le problème, smartphone ou autre, il faut remonter aux principes même de la vie religieuse parce que ceux-ci n'ont pas été intégrés de façon correcte, et si la communauté était déviante, ce n'est pas la faute du religieux. Un tel travail demande beaucoup d'amour, de patience aussi, à l'image de

¹⁶ À la condition que celle-ci soit maintenant bien placée, et ceci aussi demande tout un travail.

Dieu qui est si patient envers nous.

Il ne serait d'ailleurs pas surprenant que ce soit la communauté où l'institut dans son entier qui aient ainsi un noviciat à refaire sur tel ou tel point plus sévèrement touché. Il faudra réapprendre, (ou apprendre) à réfléchir, à se demander où on veut aller, et à discerner les moyens qui sont appropriés ou non. Il faut remonter plus haut et se demander qu'est-ce que nous voulons ?

La liberté

Une réflexion sur la liberté sera certainement bienvenue. Dans la situation de contrainte, l'exigence étant habituellement malsaine, contraire aux aspirations profondes de la personne, toute exigence finit par être vécue comme une réalité mauvaise, même si ce n'est pas consciemment exprimé.

Un travail de fond sur la vie religieuse comme telle, sur l'exigence qui prend un sens en fonction d'un but qu'on s'est donné, est nécessaire et il serait sans doute utile que des communautés qui ont traversé cette pagaille puissent mettre ensemble leur expérience sur ce point pour en aider d'autres.

Il faut déjà comprendre ce que l'on veut dire par *liberté*. La distinction du père Pinckaers entre *liberté d'indifférence* et *liberté de qualité* devrait rendre service pour comprendre qu'il y a liberté et liberté. La *liberté d'indifférence* est l'approche habituelle de notre société moderne, bien synthétisée dans le fameux *Il est interdit d'interdire* de mai 68. C'est la possibilité de faire ce que l'on veut sans autre considération. Le référentiel est purement subjectif. La *liberté de qualité* est une liberté acquise et parfois chèrement acquise. Celui qui n'a jamais appris à jouer du piano est parfaitement libre de taper sur toutes les touches du piano, c'est la liberté d'indifférence, il n'est par contre pas libre de jouer une sonate, cela lui est interdit non par qui que ce soit mais par sa propre incompetence. Pour acquérir cette liberté, il devra travailler. Selon la liberté d'indifférence, l'alcoolique est parfaitement libre de ne plus toucher au vin, personne ne l'oblige à prendre une bouteille. Personne ? Si, justement, lui-même, il a perdu cette liberté de rester sobre et devra la reconquérir à grand prix.

Dans la vie religieuse, la liberté que nous recherchons est la liberté d'aimer. Il est facile de voir qu'elle appartient à la liberté de qualité, qu'elle doit être longuement et patiemment cultivée. Les règles de la vie religieuse sont là pour aider la fragilité de la volonté qui a du mal à s'astreindre à un but difficile qui est pourtant désiré. Même si tous les religieux souhaitent le silence, chacun sait que sans règle du silence il ne restera plus grand-chose du silence. La règle, si elle a été sagement choisie, nous oblige à faire ce que nous voudrions faire sans en avoir la force seuls.

Formation et discernement

Il va de soi que cela peut aussi être utilisé d'une mauvaise manière et conduire aux abus. D'où l'importance de former l'intelligence au discernement. La pensée unique rend étroite l'intelligence, parce qu'elle exclut le discernement. Ainsi par exemple Mao écrit en 1936 : *L'histoire n'a connu que deux sortes de guerres : les guerres justes et les guerres injustes. Nous sommes pour les guerres justes et contre les guerres injustes. Toutes les guerres contre-révolutionnaires sont injustes, toutes les guerres révolutionnaires sont justes*¹⁷. Dans le contexte de la vie religieuse on trouvera : *toute obéissance est sainte et toute désobéissance est péché*. Et ensuite, par réaction : *toute liberté est un bien, toute contrainte est un abus*.

Pour une communauté qui sort d'une situation d'abus, on trouvera en général un immense besoin de formation. Il faut ouvrir l'intelligence à d'autres horizons, et en même

¹⁷ *Mao stratège révolutionnaire, choix de textes établi et présenté par Gérard Chaliand*, Pocket, 2010.

temps la former au discernement, à la conscience que tout n'est pas bon.

Dans cette formation, il sera important d'aller suffisamment loin, de ne pas se contenter de régler des questions pratiques par rapport, par exemple, à l'usage d'Internet, mais d'aller plus loin dans le pourquoi des décisions. Il faut rejoindre le désir profond de la suite du Christ et comparer les choix possibles à ce désir profond, pour apprendre à la personne à percevoir elle-même ce qui est compatible et ce qui ne l'est pas, ce qui lui fait du bien et ce qui ne lui en fait pas, et aussi sur quels points elle a besoin de l'aide d'une règle objective pour maintenir sa volonté dans une direction qu'elle n'aurait pas la force de tenir toute seule. Mieux vaut partir d'un exemple simple comme le silence car il est facile de comprendre que sans une règle de silence dans une communauté, la pente du plus facile dominera et rapidement tout le monde parlera quand il voudra comme il voudra et à qui il veut. Il faut alors poser la question : est-ce cela que nous voulons ? Et si ce n'est pas cela que nous voulons, comment est-il possible d'obtenir ce que nous voulons ? On peut alors comprendre qu'une loi (donc une contrainte) juste et assumée peut être une aide au service des personnes, nous-mêmes et les autres.

Chapitre 4

Comprendre le déni

Après la révélation d'abus commis dans une communauté, souvent certains de ses membres resteront dans le déni, même après des années. Parfois, il ne sera pas utile de vouloir forcer une prise de conscience qui ne veut pas se faire même en face de faits évidents. Qui ne veut pas, ou qui ne peut pas ? Il importe en effet de distinguer, car les sources du déni sont multiples, ce qui implique des approches très différentes.

Plusieurs formes de déni

Le déni peut venir de l'orgueil, il peut venir de l'intérêt, il peut venir du manque de courage, il peut aussi représenter une défense nécessaire. Il existe sans doute d'autres formes.

Le déni qui vient de l'orgueil parle ainsi : *Ce que nous avons fait (ou, ce que j'ai fait) était et demeure excellent il n'est pas possible de le critiquer et tout reproche vient d'une malveillance.* Cette forme du déni est la plus typique, en ce sens que le refus de voir est net et total. *Je suis fier de l'institut où je me trouve, apprendre qu'il a des défauts toucherait mon image de moi ce que je ne peux pas accepter.*

Le déni qui vient de l'intérêt a bien vu que quelque chose n'allait pas, mais comme il tire profit de la situation, il ne souhaite pas vraiment qu'elle change. Comme le contexte chrétien ne permet pas de justifier les déviations connues, mieux vaut ne pas les voir pour pouvoir conserver les avantages que la situation offrait jusqu'ici. C'est un déni de confort.

Le déni qui vient du manque de courage peut être plus lucide mais, voyant le prix élevé d'une vraie réforme, préfère ne rien voir pour ne pas avoir à affronter les changements, intérieurs et extérieurs que cela va exiger. C'est un déni de paresse.

Il existe enfin un déni qui mériterait peut-être un autre nom. Si, comme les deux précédents, il se manifeste en disant : *J'aime mieux ne pas savoir*, la raison n'est ni le confort ni la paresse mais l'intuition que les conséquences seront beaucoup trop dramatiques parce que la vie entière va s'écrouler. Il ne s'agit plus de penser *je ne veux pas savoir parce que cela me dérange* mais plutôt *je préfère ne pas savoir parce que j'en serais écrasé*. L'intuition d'une menace trop lourde, dépassant la capacité de la personne, dépassant sa résilience, conduit à préférer une voie de prudence, insatisfaisante, c'est évident, et la personne le sait bien, mais préférable à la destruction. Ce déni est un mécanisme de protection contre l'insupportable, mieux vaut la vie. Cela mérite d'être respecté.

Les quatre formes données en exemple ci-dessus représentent en fait un continuum ; les motivations peuvent être mélangées et les proportions changeront selon chaque cas. Cette distinction voulait seulement souligner que le dernier ne se traite pas comme le premier. Dans le dernier cas, à vouloir forcer les choses, ne risque-t-on pas de faire plus de mal que de bien ? Jean Vanier cite le cas d'un psychiatre qui, après avoir vu une personne handicapée, avait dit : *Je sens qu'il y a un gros truc dessous, mais mieux vaut ne pas y toucher.* Quand l'équilibre est trop fragile, ce n'est pas la peine de le secouer pour voir s'il va résister. Ce qui rend cette forme de déni très différente des trois premières est que le cœur est tout autre, il s'agit avant tout de sauver sa vie, et c'est ce qui le rend respectable.

Avoir à l'esprit ces différences peut être important non seulement pour les supérieurs mais aussi pour les membres. Ceux qui voient clair accepteront plus difficilement le déni des autres. Dans les premiers cas, ils auront raison de ne pas accepter. Dans le dernier, il vaut la

peine de comprendre qu'il existe dans cette forme de déni une lucidité de fond avec laquelle on peut se sentir en alliance, même si dans l'expression extérieure l'attitude ne sera pas la même. La personne qui se trouve dans cette situation est en train de dire : *Je sais bien que vous avez raison, mais c'est trop lourd pour moi, je ne peux pas le porter.* N'est-ce pas un appel au secours plus qu'un déni à proprement parler ? *N'en rajoutez pas encore.* Cela ne veut pas dire que rien ne peut être fait. La voie consistera alors à consolider ce qui tient debout, à aider à comprendre où sont les vrais appuis, le Seigneur avant tout qui reste fidèle, mais aussi les sources authentiques qui restent et que la situation d'abus n'avait pas permis de percevoir.

Si c'est la personnalité du fondateur qui est le cœur du problème, ce déni de prudence risque d'être beaucoup plus présent que dans le cas d'un supérieur déviant qui a réussi à s'imposer dans une communauté ou un institut par ailleurs sain. La question fondamentale devrait alors être celle que saint Benoît pose dans sa Règle : *Ad quid venisti ? Pourquoi es-tu venu ?* Était-ce pour le fondateur ou pour Dieu ? La réponse n'est pas en blanc et noir, les deux aspects se mélangent. Mieux vaut renforcer d'abord ce qui est droit que de vouloir tout de suite s'attaquer à ce qui est tordu au risque de créer un vide insupportable.

Le déni : un symptôme

Le déni est donc surtout un symptôme, une réaction seconde, il y a quelque chose avant et il est essentiel de comprendre ce quelque chose. Le déni est un refus de voir pour une raison émotionnelle.

Le déni est présent partout, et si nous cherchons bien nous le trouverons aussi dans notre vie. La personne âgée qui ne veut pas reconnaître qu'elle n'est plus capable de conduire, est dans le déni par peur de la conséquence qui serait la perte d'une liberté. Le déni est très largement présent en politique, on ne veut pas voir ce qui donnerait des arguments à l'autre camp. Un très grand attachement engendre facilement le déni lorsque l'objet de l'attachement ou de l'admiration est remis en question, qu'il s'agisse d'une personne, d'une idée, de notre pays, etc. Une susceptibilité excessive est d'une certaine manière une forme de déni. Etc.

Si nous y regardons bien, nous pourrions trouver dans notre vie des exemples vécus de déni et ceci présente le grand avantage de nous permettre de comprendre de l'intérieur cette réaction, ce qui facilite énormément une vraie compréhension en profondeur du déni de l'autre.

Vouloir s'attaquer au déni lui-même sans avoir compris la cause risque d'être vain et peut au contraire provoquer une crispation de plus en plus forte. Il vaut beaucoup mieux demander : *Pourquoi réagis-tu ainsi ?* Supposons qu'un texte a été falsifié. C'est clair, objectif, démontrable. Le déni ne prendra pas alors la forme directe du refus du fait, il prendra plutôt une forme passive : le fait n'est pas nié, mais tout se passe comme si on n'avait rien vu. Vouloir discuter sur le fait même du texte falsifié n'est pas, à ce point, l'essentiel. Et plutôt que de vouloir démontrer à tout prix, il sera préférable de dialoguer sur un autre plan : *Il y a ici un fait clair, mais visiblement il est extrêmement difficile pour toi de le regarder. Pourquoi ? De quoi as-tu peur ?*

La dernière question se trouve beaucoup plus près de la réalité. Le déni est l'expression dernière d'une réaction qui n'est pas rationnelle mais émotionnelle. Or il est impossible de répondre à une émotion par des raisons, les deux ne sont pas au même niveau. Il importe donc de rejoindre d'abord l'émotion de l'autre, de la comprendre, de l'appivoiser et pour cela de l'approcher avec bienveillance. Il sera alors beaucoup plus facile de trouver le chemin juste pour en sortir.

– *De quoi as-tu peur ?*

– *J'ai peur qu'on remette complètement en cause le charisme qui est pourtant de grande*

valeur.

À partir d'une telle réponse, un échange est possible. Si l'interlocuteur a pris conscience de sa peur, un pas considérable est fait et il sera possible de parler à cet endroit, c'est-à-dire de voir si la reconnaissance du fait va réellement menacer tout le charisme.

En bref, tant que l'émotion dont le déni est le symptôme n'aura pas été reconnue, la discussion risque de rester stérile. Et comme il s'agit souvent d'une peur, il est très utile de la mettre au jour car une peur inconnue est beaucoup plus paralysante qu'une peur reconnue. Si je sais de quoi j'ai peur, je peux décider de l'affronter quand même. Si la peur reste diffuse et obscure, il est difficile de faire quoi que ce soit.

Le mécanisme du déni

Le déni vient du refus de la conséquence d'une réalité. Il peut s'exprimer ainsi : Vous ne pouvez pas avoir raison parce que les conséquences seraient trop graves. Ceci a déjà été évoqué dans RDVR sous la forme : *Ce qui est impossible n'est pas.*

L'explosion de la navette Challenger en 1986 peut nous donner un exemple. Les ingénieurs de l'entreprise qui fabriquait les booster ont manifesté leur inquiétude face au lancement prévu au mois de janvier par temps de gel. Le joint des éléments des boosters avait montré des fuites par temps froid. La réaction du manager, sensible aux conséquences commerciales du report du lancement est tout à fait symptomatique : *Quand voulez-vous que je fasse le lancement ? En avril ?* Autrement dit : Je ne peux pas vous croire parce que si je vous crois les conséquences seront inacceptables pour moi. S'il avait été possible de prendre le temps de descendre jusqu'à la racine du déni, sans doute aurait-il pu comprendre que le risque commercial d'un accident était 100 fois supérieur et qu'il valait vraiment la peine de regarder sérieusement les objections des ingénieurs. Mais la crainte d'avoir à affronter le mécontentement des personnes impliquées ne le lui a pas permis, avec les conséquences que l'on sait. Dans l'urgence, les ingénieurs ont tenté de raisonner, mais on ne raisonne pas avec une émotion. Dans le cas qui nous occupe, il n'y a pas d'urgence ce qui peut permettre de remonter jusqu'à la crainte et de chercher à partir de là la conduite à tenir.

Que faire ?

Face à une attitude de déni, la première chose à faire est donc probablement de parler... du déni, pour l'appivoiser, en quelque sorte, pour que la personne qui le subit apprenne à comprendre comment il fonctionne et puisse remonter à l'émotion dont il est le signe. Peut-être un progrès sera-t-il alors possible.

Le proverbe dit très bien : *il n'y a pire aveugle que celui qui ne veut pas voir.* L'évidence qui est sous ses yeux est refusée pour une raison autre. Pourquoi ne veut-il pas ? Telle est la vraie question. Travailler dessus demandera plus de temps mais donne beaucoup plus de chances de voir quelque chose qui bouge.

Les remarques de personnes ayant plus d'expérience dans ce domaine seraient précieuses.

Chapitre 5

La tentation sous apparence de bien (ébauche)

Il est plus facile de défaire un nœud quand on sait comment il a été fait. Dans les déviations de la vie religieuse, on constate en gros deux scénarios. Soit elles viennent d'une personne déviante qui a réussi à prendre une position d'autorité, et une fois cette personne remplacée par une personne saine, la situation peut devenir assez rapidement plus claire. Soit c'est tout le corps qui a été marqué par un processus plus complexe, plus progressif, qui s'est imposé avec le temps et qui sera d'autant plus tenace que l'infection est plus générale.

Comment une telle situation se met-elle en place ? Dans la vie religieuse, normalement tout le monde recherche le bien et l'Adversaire est le premier à le savoir. Son arme principale est alors la tentation sous apparence de bien qui va engendrer une évolution lente qu'il importe de bien comprendre.

Le point de départ est éminemment positif. Faire mieux, aller plus loin, être plus fidèles, plus abandonnés, etc. Le propos est généreux, enthousiaste, enthousiasmant. C'est de là même que l'Adversaire devra partir s'il veut pouvoir abîmer quelque chose. Un scénario classique – il y en a d'autres – peut s'appeler : *davantage*. Aller plus loin, plus loin dans l'ascèse, plus loin dans l'oubli de soi, plus loin dans la confiance, plus loin dans l'unité... Plus, toujours plus, la mesure d'aimer n'est-elle pas d'aimer sans mesure ? À terme, il faut s'attendre à de la casse.

Si on parle de tentation sous apparence de bien, cela veut dire que le bien n'en était pas tout à fait un. Il y avait un défaut qui, au départ, n'a pas été perçu. Dans la relecture de cette histoire, la question qui se pose est alors : où était le vrai bien, et où était l'apparence ? Dans l'exemple donné, le vrai bien est dans le désir de tout donner, l'apparence dans l'identification inconsciente entre le *tout donner* et le *toujours plus*. Cette tentation ultra classique se retrouve régulièrement chez les novices enthousiastes et un père maître expérimenté devra les ramener à plus de sagesse, les apophtegmes le disent déjà¹⁸. Toujours plus d'amour, oui ; toujours plus d'ascèse, de veilles, de jeûnes, de temps de prière etc., non.

Comme l'explique bien Saint Ignace de Loyola, dans ce processus l'Adversaire commence par marcher sur notre chemin avant de nous entraîner sur le sien. Le glissement est imperceptible, si bien qu'il faudra un certain temps avant que la prise de conscience soit possible. Le recul permet de mieux voir. Cette recherche du plus était-elle entièrement pour Dieu ou aussi pour la vanité d'être les meilleurs ? Ce glissement d'intention introduit un germe de confusion, minime au départ, mais s'il n'est pas perçu, il pourra petit à petit aller grandissant.

Si la tentation sous apparence de bien n'a pas été reconnue comme telle, elle peut progressivement ouvrir la porte à la tentation tout court. Dans le schéma classique des dérives, on le voit par exemple lorsque la culture de l'exception¹⁹ se met en place pour les supérieurs. Il n'y a plus d'apparence de bien, c'est simplement la faiblesse humaine qui est exploitée directement par une tentation absolument normale, celle de la facilité. Comment est-on passé

¹⁸ Référence à retrouver \$

¹⁹ *Risques et dérives...* chapitre 4.

de l'un à l'autre ? Comment des supérieurs se sont-ils donnés le droit de faire tout ce qu'ils interdisent aux membres de l'institut ? Dans l'analyse de cette phase, telles sont les questions à se poser. Avec le recul la contradiction est parfaitement visible : le toujours plus, pour les membres, devient toujours moins pour les supérieurs. Or eux aussi, au départ, voulaient vraiment tout donner. Comment a-t-on glissé de l'un à l'autre ? Comment le discernement s'est-il obscurci à ce point ? La réponse à ces questions permettra de mieux préciser les points faibles, ceux que l'Adversaire a détectés et exploités, et donc ceux qu'il faut penser à corriger en priorité.

Dans les cas sévères, les choses ne s'arrêtent pas là mais peuvent aboutir à des agissements franchement pervers. Ces agissements gardent pourtant le plus souvent la forme de la tentation sous apparence de bien. Il a existé des cas de supérieurs pervers, c'est-à-dire prenant plaisir à détruire une autre personne²⁰, mais ce cas n'est pas le plus général et n'est pas celui qui est considéré présentement. De manière habituelle, aucun supérieur ne cherche à être un bourreau, et pourtant on voit des personnes profondément détruites. Comme l'expliquera un chapitre encore à écrire, qui sera l'œuvre d'un professionnel, les dégâts de l'abus spirituel sur les personnes peuvent être équivalents à ceux de l'abus sexuel et les symptômes sont largement les mêmes. Comment peut-on expliquer une si profonde distorsion du jugement, une telle anesthésie de la compassion pour que les responsables de ces dégâts ne se rendent même pas compte du mal qu'ils font ? Il faut pour cela que l'obscurcissement de l'intelligence que provoque l'apparence de bien non détectée soit allé beaucoup plus loin que dans le premier cas. Les signes d'évidente détresse sont alors lus sur un registre spirituel décalé qui peut devenir franchement cruel, sans, très probablement, en avoir la moindre conscience. La souffrance de l'autre est devenue une abstraction, et l'apparence de bien consiste alors à croire que toute souffrance est l'œuvre de la grâce, ce qui revient à nier l'existence du mal.

²⁰ C'est la caractéristique propre de la perversité

Chapitre 6

La culture du mensonge (première ébauche)

La *culture du mensonge* est une forme sévère de tentation sous apparence de bien qui arrive à faire perdre le sens de la vérité. Tout vient très progressivement sous des motifs, le plus souvent, de charité. Or le but de l'Adversaire n'est évidemment pas la charité, mais d'émousser le sens de la vérité. Et comme pour lui la fin justifie les moyens, il peut accepter qu'au commencement les conséquences soient plutôt bonnes, cela sert de rideau de fumée pour camoufler son intention réelle. À partir de là, les choses iront très progressivement. Le mensonge prend des titres de noblesse en raison de la charité dont on le couvre. La pensée qui se cache derrière est la suivante : si le mensonge peut s'allier avec la charité, il n'est peut-être pas si méchant que cela. Le mal réel, voilé par l'apparence de bien, se trouve là. Petit à petit, d'autres mensonges aux motifs moins nobles, relevant plutôt de l'intérêt personnel, vont pouvoir se glisser. La conscience s'anesthésie tout doucement. On en vient à se mentir à soi-même, lorsqu'on a même perdu la conscience que cette parole dite, officiellement, pour la charité, est en réalité un mensonge. Le principe de l'Adversaire selon lequel la fin justifie les moyens est entré dans l'esprit, et le mensonge, ainsi justifié, n'apparaît donc plus comme mensonge. Cela peut aller jusqu'à ce cas très impressionnant où la personne finit par se persuader elle-même que ce qu'elle a dit est vrai, l'imaginaire prenant le pas sur le réel.

La clé principale dans ce dynamisme est l'aveuglement progressif qui finit par voiler la réalité même du mensonge. Dans un contexte de *culture du mensonge*, le mensonge n'apparaît plus comme tel. Il est devenu un moyen acceptable en fonction d'une fin bonne, ou considérée comme telle. Si cette culture est devenue une atmosphère qu'on respire, il est très difficile d'en sortir. Comment faire revenir le sens de la vérité dans cette atmosphère où il a tellement perdu son sens ? Il faut sans doute travailler à la fois sur le fond et sur les faits.

Travailler sur le fond c'est se remettre devant le jugement de Dieu devant qui nous paraîtront tous un jour. À cette heure-là, que voudrions nous avoir fait, que voudrions-nous avoir dit ? Souhaitons nous arriver à cet instant solennel avec toute une cargaison de pieux mensonges ? Serons-nous capables de regarder en face la collection de dégâts qu'ils ont fait et d'en porter la responsabilité ? Qu'en dira le Dieu de vérité en qui il ne peut exister la moindre ombre de mensonge ? Rappelons-nous que *rien n'est caché qui ne doive paraître au grand jour*²¹. Et l'Apocalypse nous dit : *On ouvrit des livres, puis un autre encore : le livre de la vie. D'après ce qui était écrit dans les livres, les morts furent jugés selon leurs actes. (...) Et si quelqu'un ne se trouvait pas inscrit dans le livre de la vie, il était précipité dans l'étang de feu*²². Si la culture du mensonge ne peut évidemment pas trouver sa place dans le livre de la vie, ne conduit-elle pas à l'étang de feu dont le maître a été appelé par Jésus *le père du mensonge*²³? Il ne faut pas édulcorer la parole de Dieu ; le mensonge, quand il est découvert, est cause de scandale profond pour les âmes simples et droites, cela peut aller jusqu'à la perte de la foi. Or le Christ a été sévère avec les auteurs de scandale : *Celui qui est un scandale, une occasion de chute, pour un seul de ces petits qui croient en moi, mieux vaudrait pour lui*

²¹ Lc 8,17.

²² Ap 20, 12.15.

²³ Jn 8,44.

*qu'on lui attache au cou une de ces meules que tournent les ânes, et qu'on le jette à la mer*²⁴.
(Marc (LIT) 9)

Le travail sur les faits consiste à remettre face à face la réalité et les mensonges qu'on a dit sur elle, ce qui est plus facile à dire qu'à faire.

De façon plus prosaïque, cela implique aussi d'apprendre à reconnaître et à corriger les petits mensonges. Cela coûte, mais l'effet est considérable, sur celui qui a menti comme sur les autres. Cette reconnaissance impose le respect, tout autant que le mensonge, lorsqu'il est découvert, engendre le mépris.

Le travail sur les habitudes consistera à ne plus laisser passer un petit mensonge comme insignifiant, ce qui veut dire apprendre à ne pas le permettre et à ne pas se le permettre.

Note de l'auteur : Comment sortir de la culture du mensonge reste aujourd'hui pour moi une énigme car c'est un peu une maladie auto-immune. Toute aide sur ce point serait la bienvenue.

²⁴ Mc 9,42.

Chapitre 7

Comment avancer ?

Vouloir guérir l'institut avant de lui avoir ouvert les yeux, c'est mettre la charrue avant les bœufs. Certes, on ne peut pas attendre indéfiniment, et il y a certainement des points urgents à rectifier, même si l'institut n'en a pas encore vraiment conscience. Le risque est de mettre toute l'énergie à ce niveau, en laissant trop en arrière plan la recherche de compréhension des causes.

La grande diversion

La voie plus facile

Il est possible de manquer le point de non-retour simplement parce que la direction prise a été autre, et toute l'énergie a été investie ailleurs, si bien que ce but primordial a été requalifié comme secondaire, le nouveau but jouant alors le rôle de diversion. Dans le domaine qui nous occupe, la grande diversion c'est la législation. Si la visite apostolique se termine par un état d'exception, délégué apostolique, commissaire ou assistants, si le fonctionnement normal a été ainsi perturbé, la grande tentation est de mettre toute l'énergie pour que les choses reviennent à la normale, pour qu'il y ait de nouveau un supérieur général, un chapitre, ou quoi que ce soit qui correspond au gouvernement normal de l'institut. Le point de non-retour, où est-il ? Les victimes, où sont-elles ?

Il faut reconnaître que cette situation est plus confortable. Il y a un but précis, des travaux concrets, textes, rencontres, commissions, on peut voir les choses avancer. De plus, le travail se fait sur des fonctionnements, comment faisons-nous ceci ou cela, il est donc entièrement centré sur « nous ». Où sont les victimes et la compréhension des causes ?

Si le travail pour identifier le virus et le système n'a pas été fait, les nouveaux textes resteront plus ou moins dans la même logique. Et même si les assistants ou commissaire insistent sur une logique différente, comme ils ne font pas partie de l'institut, un nombre considérable de détails aussi essentiels que peu apparents leur échappent. On va rectifier quelques grands axes, puisque c'est demandé, mais tout les petits sentiers qui sont beaucoup plus empruntés dans la vie ordinaire et qui ont été des vecteurs non négligeables des abus, vont demeurer. Les nouveaux textes devraient cristalliser, en quelque sorte, la réforme, mais si le mal n'a pas été compris, comment cela pourrait-il advenir ?

Quelques membres de l'institut qui ont mieux vu les dysfonctionnements pourront peut-être protester. Il suffit de ne pas trop en tenir compte, après quelques mois ou années à prêcher dans le désert, ils se fatigueront et partiront, ou même on tâchera de les reléguer dans un petit coin où ils ne seront plus trop gênants, ou simplement catalogués avec quelque adjectif suffisamment péjoratif. Ceux qui partiront ne partiront sans doute pas indemnes mais épuisés par un combat décourageant pour essayer de faire entendre une parole que personne n'a envie d'entendre parce qu'elle dérange beaucoup trop.

Il est permis d'espérer que ce tableau sombre ne se réalisera pas à la lettre, mais certains ont témoigné qu'il correspondait bien à ce qu'ils ont vécu. Cette description veut seulement indiquer la tentation la plus évidente, celle d'une sortie de l'incident de la visite avec une

conversion low cost, dont la note sera suffisamment vite payée et... oubliée. Les changements de structure et de législation ne nous touchent qu'à l'extérieur, ils ne sont pas sans importance, mais ils sont incapables de toucher le cœur malade.

La voie douloureuse

Prendre franchement la direction du point de non-retour est beaucoup plus difficile, le cœur sera touché, la conversion douloureuse, intuitivement chacun sait qu'il n'en sortira pas indemne. Mais qui ne voit que cette voie est la seule qui puisse aller au fond des choses et être vraiment féconde ? Comme il a été dit, elle exige le long travail de libération des relations, de la parole et de la pensée, la longue conversion intérieure qui est indispensable pour parvenir à écouter avec une vraie compréhension et avec compassion les victimes, le long travail de réflexion et d'étude pour parvenir à comprendre la maladie et ses causes. Comment toucher utilement à la législation tant que tout cela n'a pas été compris. Autant vouloir faire le plan d'une ville sans connaître le terrain sur lequel elle doit être construite. Et s'il s'y trouve un fleuve auquel on n'avait pas pensé ?

Autre obstacle : le travail sur la législation peut se faire facilement tous ensemble. Les votes décident, les grands conflits ne sont pas tellement nombreux, l'intelligence est plus sollicitée que les émotions. On peut décider d'avance les étapes, répartir les tâches. Bref, un planning est possible.

Le chemin des victimes ne peut pas être décidé à l'avance parce qu'il nécessite une conversion et que les membres de l'institut n'avanceront pas tous du même pas. Il va falloir apprendre à gérer ces différences qui ne sont plus du tout intellectuelles et provoquent des émotions fortes. Chacun va y laisser une partie de lui-même, c'est le propre de la conversion.

La charrue avant les bœufs

Commencer par la législation, c'est risquer de mettre la charrue avant les bœufs, de commencer à construire une tour sans avoir étudié le sous-sol, préparer un vaccin contre un virus dont on ne connaît ni la composition ni le comportement. Cela ne veut pas dire que les deux travaux ne puissent pas être menés jusqu'à un certain point de concert, mais à la condition expresse que l'essentiel du travail ne pourra être fait qu'après que le point de non-retour sera atteint. Sinon le risque est grand qu'au cours du travail le point de non-retour soit progressivement perdu de vue parce que la pensée s'impose progressivement que : *Voilà, c'est fait, il n'y a plus rien d'autre à faire.* En effet, le travail pour mettre au point une législation est fatigant, et la fatigue aidant, l'énergie manque de plus en plus pour aborder le plus difficile et le plus nécessaire.

Le risque de schisme

Dans le chemin qui conduit au point de non-retour, tous les membres de l'institut n'avanceront pas au même rythme, ce qui comporte en soi un risque de tension, ou même de fracture, au pire de schisme. Au-delà du point de non-retour, ce risque ne devrait plus exister. Ce risque est totalement inévitable et il convient de ne pas se polariser dans la pensée de l'éviter puisque la seule manière de l'éviter absolument consiste à rester indéfiniment en deçà du point de non-retour, donc dans le non-changement. Il faut donc accepter que les membres n'avanceront pas tous à la même vitesse et hiérarchiser les risques pour ne pas paniquer devant ce qui ne mérite pas une telle réaction.

Les tensions

Les tensions peuvent sembler redoutables dans une atmosphère où une unité mal comprise a toujours été vécue. Si la conception de l'unité a toujours exclu toute différence, l'expérience qui en est faite peut sembler traumatisante. Or le problème ici n'est pas qu'il y ait un peu de gros temps, mais que le capitaine ne sache pas l'affronter. Aucune raison de paniquer, il faut seulement apprendre comment on peut traiter en communauté des questions qui génèrent des passions. Un échange peut être excellent, même s'il a été un peu chaud.

Les fractures

La situation devient plus délicate si des groupes antagonistes se constituent, mais la réponse demeure sensiblement la même, apprendre à dialoguer sur un terrain de discorde. Une aide extérieure devient normalement indispensable, et il faudra plus de temps pour aboutir à un résultat fécond, mais cela n'a rien d'impossible. Ne pas confondre un bon coup de vent avec un cyclone. La fracture vient du durcissement des positions qui deviennent identitaires : les membres de chaque groupe se définissent par rapport à leur position, comme si celle-ci était une part essentielle de leur identité. Cela peut voiler complètement la part commune qui reste largement minoritaire et qu'il convient de mettre (ou remettre) en lumière. Ces questions sont bien connues dans le dialogue œcuménique.

Le risque de schisme

Un exemple douloureux en France a montré que la fracture pouvait se durcir au point de créer un vrai schisme. Plus de la moitié de la communauté, refusant d'obéir à ce que demandait Rome s'est séparée pour tenter de reconstruire un autre institut à côté, sans changement de fond, bien évidemment. Cet exemple fait peur, ce qui est ennuyeux car cette peur peut devenir paralysante sur des aspects qui ne méritent pas tant de craintes. Il faut donc y regarder d'un peu plus près.

Le schisme est clairement venu de la tête, des leaders. Une grande partie de la base a suivi, mais il est très évident que si ce n'était pas la tête qui avait mené la révolte, le schisme ne se serait pas produit. Les principales supérieures ayant été déposées en raison de la fronde qu'elles menaient contre l'intervention de Rome ont réussi à entraîner un grand nombre de sœurs qui étaient entrées dans leur vision : on nous persécute. Il s'agit donc d'une situation bien délimitée et qui se limite à la première étape, celle où l'institut, ou du moins ses supérieurs, se considèrent victimes et refusent les demandes de l'Église.

Si par contre le gouvernement est prêt à obéir à l'Église, le fait que des membres comprennent plus vite et aillent de l'avant alors que d'autres manifestent une résistance marquée à accepter les remises en cause va créer des tensions, mais il semble extrêmement improbable que cela puisse aller jusqu'au schisme. Un schisme a besoin d'une tête. Il faudrait donc que la résistance aux demandes de l'Église soit suffisamment forte pour entraîner des supérieurs à se rebeller contre le gouvernement. Une telle situation n'a rien d'impossible, il faudra seulement évaluer si elle peut réellement se produire dans le contexte présent. Si ce n'est pas le cas, la crainte d'un schisme est illusoire et son effet paralysant est alors très regrettable.

Ne pas traîner indéfiniment

Le facteur temps n'est pas nécessairement positif. Si les années passent et que rien ne change réellement, le message qui passe sans que les mots soient prononcés est que finalement tout va bien et qu'il n'y a rien à changer. Si depuis tant d'années les envoyés de Rome n'ont rien signalé de vraiment problématique, cela veut dire qu'au fond il n'y a pas de quoi fouetter un chat, sinon cela se serait su. Ce qui se produit alors est une lente hémorragie des meilleures forces. Ceux et celles qui étaient vraiment prêts à contribuer à un changement

partiront parce que leur position devient intenable. Comment continuer à vivre dans un système dont ils ont vu les failles qui semblent devoir se perpétuer indéfiniment ?

Plus douloureusement, ceux et celles qui auront compris quels sont les dysfonctionnements dont ils ont souffert et qui ont un besoin urgent de reconnaissance partiront, amers et blessés à vie, alors qu'une véritable prise de conscience officielle aurait pu faire tant pour panser les plaies.

Par rapport à cette différence de vitesse dans la prise de conscience, ne peut-on inventer des solutions ? Mieux vaut toujours canaliser des forces plutôt que de les bloquer car un barrage sans sortie finit inévitablement par déborder. Pourrait-on imaginer des communautés pilotes où on soit prêt à mettre en œuvre sans attendre les recommandations de l'Église ? À condition de soigner la communication, cela peut créer une tension féconde qui alimentera la réflexion. Mais il est clair que ceci n'est imaginable que si la tête de l'institut a elle-même beaucoup progressé dans la compréhension des dysfonctionnements. Or la tête est rarement la plus rapide.

L'œuvre de tous

[en gestation]

La formation

Quelques mots méritent d'être dits à ce propos. La formation se retrouve à toutes les étapes. Pour pouvoir comprendre les victimes, la compréhension du phénomène d'emprise est indispensable, et par conséquent une formation correspondante. Les outils ne manquent pas aujourd'hui. Elle est particulièrement indispensable pour les supérieurs, commissaire et assistants compris.

Pour pouvoir rencontrer les victimes, il faut avoir appris à écouter, car cela peut – jusqu'à un certain point – s'apprendre.

Pour libérer la pensée, le contact avec des auteurs plus divers que ce qui existait jusque-là est une aide indispensable, ce qui veut dire une part d'études.

En tout cela, on s'assure d'une bonne compréhension du terrain et on commence à poser les fondations. Ensuite, on pourra bâtir une législation sur cela. Autrement on risque fort de bâtir sur le sable.

[ce chapitre n'est pas terminé]

Chapitre 8

Pourquoi ?

(ébauche)

La question a été posée souvent : pourquoi subitement tant de dérives dans les communautés ? En était-il déjà ainsi autrefois sans qu'on le sache ou y a-t-il réellement eu un changement et lequel ? Il n'est pas possible de donner une réponse certaine à ces questions, mais quelques éléments de réflexion peuvent tout de même aider à comprendre. Il ne faut pas chercher une cause mais un faisceau de causes.

Une conception illuministe de l'obéissance

Un nombre important de témoignages reçus après la parution de *Risques et dérive de la vie religieuse* mentionne que la partie qui a le plus marqué était celle sur l'obéissance. Cette réaction signifie que c'est dans ce domaine que la confusion reste la plus marquée et il semble bien que cette fausse conception de l'obéissance ait représenté dans beaucoup de cas le moteur principal des dérives. Dans la règle d'une communauté²⁵, on peut lire :

Les constitutions apportent au religieux la lumière particulière qui lui permet d'obéir à Dieu en fidélité au propos de sainteté évangélique que Dieu pose sur lui en l'appelant à notre communauté, au cœur de l'Église. Pour demeurer dans cette Lumière, le religieux reçoit en toute sa vie, en tous ses actes, les orientations, les conseils ou les ordres de ceux qui représentent auprès de lui Dieu et son Église et qui lui indiquent quelle est la Volonté du Père posée sur lui.

Un regard rapide peut ne pas voir le piège : si les supérieurs indiquent au religieux « la volonté du Père posée sur lui », la prise de contrôle totale de sa vie la plus intime est réalisée. Ce texte nous donne un exemple parfait du glissement qui est le plus largement constaté : par le vœu d'obéissance, le religieux a promis à Dieu d'obéir à ce qui lui était demandé. Il n'a aucunement promis de considérer que ce qui lui était demandé venait de Dieu. Ce n'est pas du tout la même chose, mais la confusion est si profondément enracinée qu'elle semble très difficile à rectifier.

Le glissement consiste donc à passer de :

1) *Dieu te demande, en raison de ton vœu, d'obéir à ce que ton supérieur te demande (même si c'est une sottise²⁶)*

à :

2) *Ce que ton supérieur te demande est la volonté de Dieu qu'Il exprime par sa bouche (cela ne peut donc jamais être une sottise).*

Dans la première approche, qui est la conception vraie de l'obéissance, le supérieur humain utilise son intelligence humaine pour demander à un religieux une chose humainement réalisable. En raison de son vœu, Dieu attend du religieux qu'il obéisse à cet ordre humain de A à Z par amour pour Lui, Dieu, avec les conditions qu'on connaît. Le côté religieux de l'obéissance ne se trouve ni dans le supérieur lui-même ni dans l'ordre qu'il donne, mais dans le fait que le religieux obéit *par amour* pour Dieu.

²⁵ Cette règle n'est plus en vigueur aujourd'hui.

²⁶ Voir toutes les précisions à ce sujet dans RDVR, il n'est pas utile de les répéter ici.

Dans la deuxième approche, le supérieur humain prononce un Oracle divin qui transmet au religieux la parole du Père sur sa vie. Le vœu, il faut bien le remarquer, n'a ici aucune place. Pour n'importe quel chrétien, la volonté du Père doit être obéie, vœu ou pas vœu. Mais il va de soi que c'est une supercherie, car par quel miracle le supérieur peut-il connaître *la volonté du Père posée sur le religieux* ? C'est pourquoi on peut parler d'illuminisme. Du côté du religieux, le principe même d'un discernement et d'une responsabilités personnels est aboli.

L'attente irréaliste

Malheureusement, dans un monde où le relativisme règne en maître, où les repères traditionnels ont été très largement perdus, les jeunes sont facilement en recherche de l'Oracle qui leur dira ce qu'ils doivent faire. C'est ce qui fait dire au père Augustin Candiard à propos des jeunes qui s'interrogent sur leur vocation : *Bien souvent, à l'exception des plus mûrs d'entre eux, l'abus de conscience, ils le demandent. Aux prises avec des questionnements vertigineux, souvent inquiétants, ils seraient apparemment très heureux qu'une parole d'autorité leur tombe du ciel non pour les aider à éclairer laborieusement leur conscience, mais pour la remplacer.*

Il n'y a aucune raison de penser que les supérieurs et fondateurs d'aujourd'hui soient plus mauvais que ceux d'autrefois, mais ils se trouvent en beaucoup plus grand danger du fait de la rencontre dans notre culture moderne de cette conception illuministe et de l'attente de l'Oracle. Or un danger devient plus grand encore lorsqu'on n'en a pas conscience, et dans ce cas précis il semble que l'absence de conscience ait été complète aussi bien du côté des supérieurs ou fondateurs, que du côté de leurs religieux. La « redécouverte » de l'Esprit Saint n'a pas toujours évité le danger de l'illuminisme.

Quant aux jeunes enthousiastes, ils risquaient de s'enfermer d'autant plus dans le piège qu'ils étaient plus généreux. Ils voulaient tout donner à Dieu, donc ils ont tout donné à leurs supérieurs, même leur âme, quand cela leur était indiqué comme *La Voie*.

Faut-il rappeler que la dimension religieuse de l'obéissance concerne avant tout la relation du religieux avec Dieu et qu'en ce sens l'ordre du supérieur n'est qu'un moyen. Bien comprendre cette vérité de bon sens devrait aider utilement à remettre les choses dans l'ordre.

Il est très possible que nous n'ayons là qu'un exemple d'une absolutisation d'un moyen dont nous sommes beaucoup plus menacés qu'autrefois dans une société qui demande avant tout l'efficacité et une garantie de résultat.

Le contrôle de la pensée

Dans le domaine de l'efficacité, une autre cause du risque accru de dérive tient au contexte moderne qui a mis entre les mains des hommes des instruments d'une puissance jusqu'ici inégalée. Les totalitarismes d'autrefois procédaient de façon simple : on éliminait physiquement les dissidents, sans avoir à se cacher. Daech a procédé encore ainsi aujourd'hui, en y ajoutant même la publicité. La dynamique de fond est la terreur. Un tel procédé ne pouvait pas se transposer dans la vie religieuse.

Les totalitarismes d'aujourd'hui ne peuvent plus procéder de façon aussi directe, et leur pouvoir va passer beaucoup plus par la propagande et le contrôle de la pensée. Les techniques de contrôle de la pensée ont considérablement progressé. Par exemple, le psychologue Steven Hassan explique *comment on parvient à manipuler et à modifier l'identité d'une personne. D'après lui, il suffit de contrôler quatre paramètres : le comportement de l'adepte, sa faculté de réflexion, ses émotions, les informations qu'il reçoit*²⁷. On sait le faire aujourd'hui

²⁷ Cité par Xavier Léger dans *Risques et Dérives...* ch. 10, p. 336.

beaucoup mieux qu'autrefois et la vie religieuse n'a pas pris garde que ces processus pouvaient très facilement l'infiltrer, créant ainsi la possibilité d'un totalitarisme religieux de la pensée. Une religieuse venue du monde communiste dans une congrégation religieuse le notait avec simplicité :

J'avais dit cela une fois à ma prieure : "Ici, c'est comme l'idéologie communiste, je suis formatée de la même façon, seulement l'idéologie est autre, meilleure." Je le disais avec toute ma candeur, sans critiquer, ni m'opposer, j'ai simplement exprimé ce que je voyais et découvrais. Et ma prieure n'a pas essayé de démentir la véracité de mon idée. Elle a ajouté même que la fondatrice parlait du "totalitarisme de Dieu" (ou "pour Dieu", je ne me souviens pas). Au début cela me semblait très normal que le christianisme n'est qu'une autre forme de pensée idéologique – pourquoi pas? C'est toujours mieux que le communisme. Je restais avec cette fausse idée longtemps après ma sortie du monastère et cela a été un énorme obstacle dans ma vie spirituelle.

Un contrôle planétaire

Une autre cause tient aux moyens de communication modernes qui ont rendu possible ce qui était impensable autrefois, un contrôle immédiat en n'importe quel point de la planète. À l'époque où il fallait plusieurs semaines ou plusieurs mois pour un aller-retour de lettre entre deux pays, un contrôle un peu serré n'était pas pensable. Les procédés d'impression et de diffusion de textes, les conférences audio puis vidéo, la facilité de diffusion à tous par le courrier électronique ont donné les moyens d'une communication de masse dans tout l'institut. Ces moyens peuvent être mis au service d'une plus grande collaboration, mais ils sont aussi un instrument de rêve pour une pensée unique. En a-t-on, pris conscience ?

L'exemple du maoïsme

Les grands systèmes du 20^{ème} siècle ont tous utilisé plus ou moins les procédés de contrôle de la pensée, mais aucun de manière aussi aboutie que le maoïsme et il vaut la peine de s'y arrêter un instant à partir du livre très bien documenté d'Alain Peyrefitte, *Quand la Chine s'éveillera*²⁸. Ce livre, ancien, est le fruit d'une longue visite à un moment essentiel de la politique de Mao qu'on a appelé la *Révolution culturelle*. Le terme n'est pas heureux parce qu'il fait penser à des questions d'art, de littérature ou d'histoire, par exemple la destruction des temples, alors qu'il s'agissait de tout autre chose : transformer l'homme. Il s'agissait déjà d'un transhumanisme, situé non au niveau technique mais au niveau de la pensée. Très caractéristique est la réaction du haut-fonctionnaire qui a accompagné Alain Peyrefitte, lorsque celui-ci a parlé de maoïsme. Kuo Mo-Jo, lui répond : *Il n'y a pas de maoïsme, il y a la pensée-maotsetung*. Et plus loin : *L'essentiel est de bien penser. (...) Aujourd'hui c'est la pensée-maotsetung qui énonce les principes de base du raisonnement et de la vie*²⁹. Le transhumanisme de Mao consiste à changer la pensée pour changer l'homme.

Ceci se transpose très facilement dans la vie religieuse puisqu'elle cherche une conversion, il suffit de parler de charisme au lieu de pensée-maotsetung : *C'est le charisme qui énonce les principes de base du raisonnement et de la vie*. La citation faite au tout début de ce chapitre en est un excellent exemple. Si le principe de l'efficacité, très caractéristique de notre monde moderne, vient s'y mêler, le chemin éminemment personnel de la conversion peut devenir une conversion de masse dans laquelle la personne se perd complètement. Le résultat peut être enthousiasmant sur le plan visible, tous comme un seul homme, mais la relation personnelle à Dieu peut en sortir très gravement endommagée.

²⁸ Alain Peyrefitte, *Quand la Chine s'éveillera ... le monde tremblera*. Fayard, 1973.

²⁹ *Idem*. P. 43.

Chapitre 9

Garder l'espérance

(En gestation)

Études en cours

Quelques réflexions sur les moyens

- que l'on quitte le cercle vicieux : silence imposé - impunité des prédateurs - non considération et non prise en charge des victimes, pour aller vers un cercle vertueux orienté vers la vérité, la prise en charge et le soin de façon efficace et scientifique ;
- que l'on cesse de parler uniquement de la souffrance des victimes, pour parler aussi de troubles et de pathologies potentiellement graves ;
- que l'on cesse de parler uniquement d'écoute des victimes, pour parler également de prise en charge globale ;
- que l'on cesse de dire que les victimes cherchent uniquement à être reconnues comme victimes, alors que ce qu'elles souhaitent d'abord, c'est que l'abuseur soit reconnu comme abuseur, celui qui n'a pas exercé ses responsabilités comme celui qui n'a rien fait, et que le bourreau soit reconnu bourreau.

2^{ème} partie

Analyse psychologique et outils de travail (ébauche de quelques thèmes à traiter)

Cette partie sera vraisemblablement écrite, au moins en partie, par le docteur Isabelle Chartier Siben.

Abus sexuel et abus spirituel

Aujourd'hui, les abus sexuels sont bien connus et leur gravité est de mieux en mieux comprise. Or l'abus spirituel peut abîmer des personnes tout autant que l'abus sexuel, dans certains cas les symptômes du traumatisme sont les mêmes,

L'emprise

Voir sur le site <http://risques2.org> le texte sur l'emprise

La manipulation

C'est un concept ennuyeux parce qu'on l'utilise pour un peu n'importe quoi. Et du coup il entre largement dans les éléments de la pagaille. Dès qu'une supérieure voudra obtenir quelque chose d'une sœur, et fournira quelques arguments, on va dire : elle me manipule. Il faudrait réellement essayer de définir la manipulation (cela a déjà été partiellement fait dans risques et dérive) et voir comment on peut concrètement distinguer une manipulation de l'action normale de la supérieure qui essaye d'aider une sœur à évoluer.

Comment aborder en communauté des questions soulevant de fortes émotions

